

Paul LAFARGUE

LE DROIT  
A LA PARESSE

REFUTATION du DROIT au TRAVAIL de 1848

Présenté par William J.-M. MARIE

**Les Editions d'une plombe du mat'**

*« La liberté est le crime qui contient tous les crimes,  
c'est notre arme absolue. »*

(diffusion libre et encouragée)

## **Manifeste de l'éditeur**

Les « Editions d'une plombe du mat' » ont pour but la diffusion de textes considérés comme importants.

Les textes diffusés sont du domaine public.

# Table

Préface .....	i
Présentation du « Droit à la Paresse ».....	iii
La vie et l'oeuvre de Paul LAFARGUE.....	iv
Conclusion .....	ix
Avant-Propos .....	1
1. Un dogme désastreux.....	1
2. Bénédiction du travail .....	3
3. Ce qui suit la surproduction.....	9
4. A nouvel air, chanson nouvelle .....	15
Appendice .....	17
Bibliographie sommaire.....	1
Oeuvres principales de Paul Lafargue.....	1
Etudes sur Paul Lafargue et le socialisme français .....	1



# Préface

*Si j'avais des sous  
On m'demandrait « Où  
les as-tu gagnés  
Sans avoir trimé  
Pour la Société ? »  
Mais comm' j'en ai pas  
Faut lui dir' pourquoi  
C'est jamais peinard  
La graine d'ananar  
Léo Ferré (Graine d'ananar)*

Depuis le début des années 80 se tient un discours officiel autant incantatoire qu'inefficace sur « Ah !-le-chômage ». Le gain de productivité par le machinisme et la robotique ainsi que le gain de temps sur les opérations répétitives grâce à l'informatique est vécu, du haut en bas de l'échelle sociale, comme une catastrophe planétaire inexorable visant tout particulièrement les vieilles nations et, donc, plus particulièrement, une des plus séniles d'entre elles : la France.

La réduction globale du « chagrin<sup>1</sup> », même s'il se situe dans le contexte du capitalisme sauvage : surmenage au Japon, chômage en Occident, devrait pourtant être considéré comme un pas significatif vers « l'âge d'or » qu'appelaient de leurs vœux tant d'utopistes depuis l'antiquité. L'abondance des biens fondamentaux pour l'existence humaine, l'art et la connaissance pouvant circuler rapidement sur toute la planète au moindre coût, voilà qui devrait combler d'aise l'humanité et ses dirigeants<sup>2</sup>. Or, point de réjouissances, mais des jérémiades sur les « pertes d'emploi » et les « jeunes qui ne peuvent s'insérer dans le Monde du Travail ».

La contradiction va jusqu'à la définition psychiatrique du délire : Alors qu'il est impossible de trouver le moindre travail salarié si on a passé 30-35 ans et que le patronat cherche à se débarrasser des citrons quand ceux-ci ont été pressés à l'âge de 40 ans, le système de retraite par répartition<sup>3</sup> incite les mêmes à affirmer qu'il faut « prolonger l'âge du départ à la retraite », que les retraités actuels sont encore exploitables, etc.

Que le chômeur râle sur la privation de ses revenus cela se comprend parfaitement, mais qu'il réclame le retour au servage, voilà qui est plus étonnant. L'impossibilité qu'ont nos dirigeants de déconnecter revenus et travail posté traduit la sclérose intellectuelle qui les ravage. En effet, s'il est possible d'attribuer un revenu social au moins égal au SMIC<sup>4</sup> à la population française dite « inactive », il est rigoureusement impossible de leur trouver un travail posté<sup>5</sup>. Ce blocage n'est pas inhérent à la nature capitaliste de l'économie. L'attribution d'un revenu de base avec suppression de

---

<sup>1</sup> le travail, selon une juste perception qu'en avait les ouvriers, il n'y a pas très longtemps.

<sup>2</sup> Il est bien évident qu'une bonne partie de l'humanité n'est pas comblée et que 99 % des dirigeants sont des fripouilles, qu'on ne me taxe pas ici d'angélisme, je me contente juste de globaliser.

<sup>3</sup> Si ce n'était le statut de caisse de retraites, la « répartition » s'appellerait « cavalerie » et serait assimilée à de la banqueroute frauduleuse délibérément programmée. Les directeurs de ces caisses de retraites seraient alors bons pour l'incarcération immédiate comme de vulgaires frères Chaumet.

<sup>4</sup> en cessant de faire les cons en Yougoslavie, à Mururoa, en Afrique ou ailleurs et puisque l'on parle d'économies budgétaires en supprimant les ANPE, Bull et autres bureaucraties coûteuses et inutiles.

<sup>5</sup> tout au moins un travail présentant une quelconque utilité, même dans la plus stricte logique capitaliste. En effet si l'on se réfère au proverbe (corse ?) : « *On ne fait pas boire un âne qui n'a pas soif* » il est aisé de constater que nos ânes, c'est à dire nos dirigeants d'entreprises, n'ont pas soif du tout. Il n'y a rien à reprocher à ces petites bêtes et le gavage, méthode Juppé des « entreprises citoyennes » risque d'émouvoir Brigitte Bardot.

tout les faux semblant de dissimulation du chômage réel<sup>6</sup> n'est pas antinomique au capitalisme, donc n'a rien de révolutionnaire. Même si les seigneurs de l'industrie râlent un temps sur la nécessité de payer un peu plus ceux qui triment par rapport aux « désœuvrés » (dé-ouvriers), la certitude d'avoir un volant de consommateurs les assurent, au moins, de faire « tourner la machine », donc la pompe à plus-value, grippée lorsque le volant de chômage tourne à l'énorme et au structurel, avec tous les coûts inévitables que cela entraîne. Les maigres avantages tirés de la surexploitation de quelques « stagiaires » ne résiste pas à l'analyse de *cash flow* de ce qui est perdu par la réduction globale du chiffre d'affaire.

Le blocage n'est donc pas de nature économique (n'en déplaise à K. Marx qui a un peu trop donné la prééminence à l'économique en temps qu'il est générateur de pensée dominante). Qu'on me permette d'avancer un exemple : Si j'affirme que dans le contexte actuel il est impossible de créer de nouveaux postes de travail, il n'en reste pas moins vrai qu'un changement des rythmes de travail produirait, mécaniquement, de nouveaux postes. Si l'on veut bien considérer que l'arrêt économique intégral le Dimanche et partiel le Samedi est une absurdité économique entraînant des empêchements majeurs pour les consommateurs, nonobstant leur pouvoir d'achat, il aurait dû être mis fin plus tôt à cet absurdité d'un autre âge. Si après une âpre discussion les « partenaires sociaux » arrachaient : 3 jours de congés consécutifs par semaine pour les uns, l'assurance que l'entreprise fonctionnera 7 jours sur 7 pour les autres, nul doute qu'un progrès aurait été accompli. Mais le « repos dominical » fait partie de ces rigidités du christianisme qu'il est impossible d'abroger dans la tête des dirigeants du CNPF ou de la CGT.

De la même façon il est impossible de s'affranchir de la condamnation christiano-morbide à « gagner son pain à la sueur de son front », malédiction prononcée pour les siècles des siècles<sup>7</sup>, peine incompressible à laquelle tous nos dirigeants nous ont condamné. Pas de travail, donc pas de revenu<sup>8</sup>. Poussé actuellement jusqu'à l'absurde, on bloque la machine, puis on octroie un peu de RMI<sup>9</sup>, puis on augmente les taxes, puis on rebloque la machine, etc. Traînent les assistés (qui le sont de moins en moins), vidés de toute initiative et de toute révolte et les jeunes, apathiques, réfugiés dans la superficialité des modes vestimentaires et musicales. Réussite quasi intégrale sur le plan du maintien de l'ordre, mais ce n'est que le triomphe de la Mort.

Car c'est de maintien de l'ordre qu'il s'agit, au sens le plus régressif : l'hostilité maladive à tout changement<sup>10</sup> et à tout mouvement « qui déränge les lignes ». La dialectique du vivant est évitée, source de conflits, de passions et de progrès, même si quelques patrons ont compris que l'époque d'un prolétariat vivant, donc emmerdant, avec ses grèves et ses mouvements d'humeur, était, finalement, plus source de profit, que l'actuelle masse de zombies qui ne se mobilise que lorsqu'on risque de changer leurs habitudes.

Autre point insupportable pour les tenants du nouvel ancien régime<sup>11</sup> : la reconnaissance sociale qu'entraînerait la schize entre revenu social et travail posté. Si vous êtes informaticien au chômage<sup>12</sup> vous serez considéré, dans le premier cas comme un informaticien ayant du temps libre, reconnu et choyé si l'environnement est convivial, vous n'en finirez plus de faire des causeries formatrices,

---

<sup>6</sup> dans ce domaine on peut citer l'allongement absurde des études et tout le secteur dit « social » et associatif subventionné (marchands de drogue (ou d'anti-drogue ce qui la même chose), de cancer, de SIDA, de solitude, etc.).

<sup>7</sup> Amen !

<sup>8</sup> et impossibilité de mener une existence « naturelle ». Le Français, contrairement à l'Amazonien ou à l'Africain, ne peut pas construire sa case et vivre de pêche et de chasse. Toutes ces activités de bases sont interdites ou réglementées. La dignité naturelle de l'homme à mener son existence de base est déniée par ceux là qui s'accordent prébendes et villas à St Tropez.

<sup>9</sup> Pas le Revenu Maximum d'Initié, l'autre.

<sup>10</sup> Vous avez remarqué ? Les politicards les plus immobilistes ont toujours le mot « changement » à la bouche, qu'il s'agisse de Jacques Chirac, Lionel Jospin, Robert Hue ou Arlette Laguiller.

<sup>11</sup> Oui, je me suis relu ! Je persiste à croire que ce type de société plus proche de l'ex-URSS brejnevienne avec ses castes héréditaires et son « microcosme » est plus proche de l'ancien régime agonisant du 18<sup>e</sup> siècle que de la Californie actuelle.

<sup>12</sup> Vous me pardonnerez ce quasi pléonasm.

d'animer des BBS, de défricher les sharewares, etc. Dans le deuxième cas vous n'êtes plus qu'un chômeur, pire un « demandeur d'emploi »<sup>13</sup>, soumis à l'opprobre familiale<sup>14</sup> et aux vexations administratives. Même si vous étiez un ancien responsable de projet informatique, la petite bureaucrate de l'ANPE que vous n'auriez jamais voulu embaucher, au temps de votre splendeur, même pour classer des disquettes, vous traitera comme ce que vous êtes devenu pour la Société : un étron.

Feuilletant un bel album sur le Gange, de l'embouchure à sa source, je m'arrêtais sur de superbes photos de pèlerins, robustes vieillards contemplant les montagnes sacrées où ils avaient grimpés pour méditer. Qu'apprenais-je sur ces gens ? Que beaucoup étaient d'ancien commerçants ou artisans et qu'ils en avaient eu assez « de perdre leur vie à la gagner »<sup>15</sup>. Ils avaient alors tout donné de leurs biens, ne gardant qu'une bure et un bâton de pèlerin. Ce qui leur vaudrait un « placement » d'office dans nos sociétés « civilisées ». Alors que chez ces sauvages, ce sont de saints hommes, leur nourriture et leur couvert est assuré le long de leur route et leur conversation recherchée. Que dire de flatteur de notre civilisation à un jeune Yanomami qu'un ethnologue français avait amené à Paris<sup>16</sup>, eux qui travaillent trois heures par jour avec des outils très rudimentaires ?

De retour en Chiraquie, je me suis dit que le pamphlet de Paul Lafargue avait gardé toute sa qualité visionnaire et qu'il serait bien qu'il traîne sur quelques CD ROM, BBS et même InterNet afin que quelques écailles tombent des yeux de certains.

W. MARIE (décembre 1995)

## Présentation du « Droit à la Paresse »

Je voudrais, tout d'abord, saluer M. Keuk Djian, sympathique figure du Quartier Latin (et indémodable stalinien), qui avait entrepris la diffusion du « Droit à la paresse » à quasi prix de revient dans les années 70. Ce chapitre sur la vie et l'oeuvre de Paul Lafargue lui doit beaucoup. Il y a aussi une excellente édition espagnole : *El derecho a la perez. Edición crítica de Manuel Pérez Ledesma*. Editorial fundamentos, Madrid, 1991.

Le « *Droit à la paresse. Réfutation du droit au travail de 1848* » a paru, pour la première fois, en 1880, sous forme d'une série de trois articles dans l'hebdomadaire « L'Egalité » de Jules Guesde<sup>17</sup>. Ensuite il fut édité en brochure en juin 1881. Henri Brissac l'a réédité en 1883, avec un avant-propos que Paul Lafargue a signé pendant qu'il se trouvait enfermé avec Jules Guesde dans la prison de Sainte Pélagie à Paris. En 1898, encore une réédition. En langues étrangères, il fut traduit dans presque toutes les langues européennes. Il faut signaler, en particulier, sa traduction en russe, avec de multiples rééditions.

Dès sa parution en articles, le pamphlet de Lafargue n'avait pas manqué de s'attirer les foudres de la bourgeoisie française, dont l'économie, en ce temps là, grâce au progrès rapide et continu des sciences et techniques, se développait et s'élargissait jusqu'à l'impérialisme-colonialisme. Dans une pareille conjoncture fiévreuse, condamner le travail et chanter la paresse, réfuter en dépit même des

---

<sup>13</sup> On ne vous laisse même pas un statut, fut-il minable, c'est comme si un alcoolique était nommé « demandeur de sobriété ».

<sup>14</sup> Votre femme demandera le divorce et vos chiards se détourneront de vous car vous émettrez alors une odeur insupportable de pauvreté.

<sup>15</sup> Expression issue du groupe des « situationnistes », salutaires fouteurs de merde pré-soixantehuitards.

<sup>16</sup> « Ils grouillent comme des fourmis » avait constaté, sans enthousiasme, le jouvenceau.

<sup>17</sup> autre marxiste révolutionnaire, ami et collaborateur de Paul Lafargue.

sentiments et des cris de la classe ouvrière et de ses dirigeants, « le droit au travail de 1848 » ne venait-il pas constituer une formelle contestation du droit divin d'exploitation et une intolérable atteinte au pouvoir sacro-saint patronal, tout bon pour en qualifier l'auteur de criminel, justifiable du tribunal ? Les économistes, les journalistes, les écrivains en renom, et, naturellement, les ecclésiastiques scandalisés, se sont surpassés à vitupérer contre Lafargue. Mais rien n'a arrêté la grande diffusion de sa petite oeuvre, si bien qu'elle a eu la faveur d'être traduite, en son temps, dans presque toutes les langues européennes et autres.

« On peut voir, écrit Bracke à ce sujet, dans les collections de journaux et revues, l'effet qu'il produisit en France et ailleurs. La meilleure preuve en est qu'après « Le manifeste communiste » de Marx et Engels, il n'est pas de brochure qui ait été traduite en plus de langues différentes, depuis le russe jusqu'au yiddish. »

Ses successives parutions dans notre pays et ses multiples traductions à l'étranger donnent une idée sur l'accueil que « Le droit à la paresse » a trouvé partout, sans distinction du milieu ni de lieu. Aussi, prendrais-je un vilain plaisir, en ce qui touche à sa pénétration jusque dans les milieux conservateurs, voire réactionnaires français, à citer ici l'appréciation très flatteuse d'un poète célèbre pour ses combats chauvins, fanatiques, bellicistes, raciste-antidreyfusards : Edouard Drumont. Il reproduit dans son ouvrage « La fin du monde », 1889, plusieurs passages de cette « très piquante brochure » qui, confesse-t-il, « si elle n'était déparée par quelques blasphèmes inutiles... serait bien près d'être un chef d'oeuvre d'ironie, d'érudition pittoresque et de joyeux bon sens... certainement bien supérieur à Paul-Louis Courier. »

Avec un style qui est un modèle classique de simplicité, de clarté, de précision et de concision, son genre relève de l'ironie et de l'humour caustique, sarcastique, fracassant, irrésistible. Son exposé fondé, documenté, d'une logique irréfutable et pénétrante, émaillé de hautes références déconcertantes remontant jusqu'aux penseurs antiques. Pour Lafargue tout discours économique est réducteur, régressif et répressif, s'il n'est pas porté par une volonté émancipatrice. Et au centre de cette volonté « la classe ouvrière qui, en s'émancipant, émancipera le reste de l'humanité » selon la belle formule de Marx. Mais ce « socialisme utopique » ce « communisme intégral » est, techniquement parlant, plus proche de nous que jamais.

Qu'on en juge par ce cri prophétique et pathétique qui termine « Le droit à la paresse » :

« Nos machines, souffle de fer, au membres d'acier, infatigables, à la fécondité merveilleuse, inépuisable, accomplissent docilement, d'elles-mêmes leur travail sacré ; et cependant le génie des grands philosophes du capitalisme reste dominé par le préjugé du salariat, le pire des esclavages. Ils ne comprennent pas encore que la machine est le rédempteur de l'humanité, le Dieu qui rachètera l'homme des *sordidae artes* et du travail salarié, le Dieu qui lui donnera des loisirs et la liberté »

## La vie et l'oeuvre de Paul LAFARGUE

Paul Lafargue est né le 15 janvier 1842 à Santiago de Cuba, sous domination espagnole. Son grand-père, émigré français de souche bordelaise, s'était établi à Saint Domingue avant le soulèvement des Noirs et y avait épousé une mulâtresse. Celle-ci, à la mort de son mari, se réfugie avec son fils à Cuba d'où, expulsée par les émigrés français, elle passe avec son fils à la Louisiane. Le père Lafargue vend des fruits dans les rues de la Nouvelle-Orléans et devient propriétaire de terres. Il est marié aussi avec une mulâtresse de la Jamaïque, issue d'un juif français, planteur de café.

Paul Lafargue reçut son instruction primaire au collège de Santiago. En 1851, ses parents retournent à Bordeaux. Paul reprit ses études au lycée de Bordeaux, passa son baccalauréat à



Toulouse en 1861. Selon le programme de l'enseignement secondaire de l'époque, son instruction s'assoira sur une base forte et solide. Il fit donc son latin. Ensuite il choisit d'étudier la médecine et « monta » à Paris où il s'inscrivit à la Faculté.

Voilà que dans le Quartier Latin, le jeune étudiant, d'un naturel bouillonnant et combatif, se trouve dans son milieu idéal. En effet, c'est le moment où l'opposition au Second Empire prend de l'ampleur. Déçus des réformes promises par Badinguet, les artisans et les ouvriers parisiens sont en agitation. Les étudiants, à leur tour, sont sensibilisés par la propagande républicaine. Parmi les meneurs, Clémenceau, pour les étudiants en médecine, et Méline, en droit, se signalent en préconisant la tactique violente. Proudhon et Blanqui sont leurs maîtres. Ils le seront aussi pour Paul Lafargue.

Aiguillonné par des idées socialistes, Paul Lafargue donnera son adhésion à la section française de l'Association internationale des travailleurs, association fondée par Karl Marx à Londres le 28 septembre 1864. Là commencera, pourrait-on dire, sa carrière au service du mouvement ouvrier français et international. En février 1865, il se rend à Londres et présente au Conseil général de cette Internationale un rapport sur la situation du mouvement ouvrier à Paris. C'est à cette occasion qu'il fera la connaissance de Karl Marx, qui deviendra après Proudhon son nouveau maître à penser. Mais l'influence proudhonienne de Lafargue agaçait Marx qui écrira à sa fille Laura : « Ce sacré Lafargue m'ennuie avec son proudhonisme et il ne me laissera pas tranquille avant que je lui aie cassé sa tête de créole. »

« Pendant des années, je l'ai accompagné, écrira dans ses souvenirs de son côté, Paul Lafargue, dans ses promenades du soir à Hampstead Heath ; c'est au cours de ces marches à travers les prairies qu'il fit mon éducation politique... J'ai travaillé avec Marx ; je n'étais que le secrétaire à qui il dictait, mais dans ce travail, j'ai eu l'occasion d'observer sa façon de penser et d'écrire. »

Du 29 octobre au 1<sup>er</sup> novembre 1865, avec deux camarades, il représente l'Université de Bordeaux au Congrès International des étudiants à Liège. Le 3 novembre, il prend la parole à un meeting à Bruxelles. « Guerre à Dieu, lancera-t-il, le progrès est là. »

Il ira voir Blanqui, le vieux révolutionnaire, vivant dans la capitale belge. Cet entretien enthousiasmera et marquera profondément notre jeune révolutionnaire. Rentré à Paris, il est frappé, avec quelques autres étudiants, de l'exclusion pour toujours de l'Académie de Paris, puis pour deux ans, de toutes les autres de l'Empire. Sa famille tenant à le voir médecin plus que lui-même, il passera à Londres et y achèvera ses études de médecine. Le 26 mars 1866, il deviendra membre du Conseil général de l'Internationale et correspondant de l'Association internationale des travailleurs pour l'Espagne<sup>18</sup>.

A partir du 22 avril 1866, il collabore à « La Rive Gauche » de Charles Longuet. Presque seul à se réclamer de l'Internationale, il affirme le 13 mai 1866, contrairement aux Proudroniens que la grève est virile et révolutionnaire.

En septembre 1867, il ne participe pas au Congrès de Lausanne, mais il y envoie un rapport sur les luttes ouvrières. « La solidarité, y déclare-t-il, entre tous les travailleurs du monde peut seule nous donner l'affranchissement intégral. » Il ne peut non plus participer au Congrès de Bruxelles du 6 au 13 septembre 1868, mais il est réélu membre du Conseil général.

En décembre 1867, le bureau français de l'Internationale est dissous ; en 1868, un nouveau procès. L'organisation passe à la clandestinité. L'Empire perd de son prestige, la révolution bouge.

Entre-temps, Paul Lafargue qui fait la cour à Laura, la plus jeune fille de Karl Marx, se mariera avec elle le 2 avril 1868 et aura un fils, Etienne, surnommé Schnaps-Schnappy. Celui-ci mourra à 3 ans et demi, malgré les soins de son père médecin. La perte de ses deux filles s'y ajoutant, Lafargue en décide d'abandonner la médecine qu'il traitait de charlatanisme.

---

<sup>18</sup> A ce sujet lire *Lafargue en España : ¿Hábil intrigante o padre del socialismo español ?* in Estudio preliminar préface à l'édition espagnole par Manuel Pérez Ledesma.

Il retourne à Paris pour mener la lutte contre l'Empire et y rejoint la section de Vaugirard de l'Association Internationale des Travailleurs, laquelle en comprenait une vingtaine dans la région parisienne. Le 18 avril 1870, dans une grande réunion rassemblant de 1200 à 1300 membres, sont adoptés les statuts de la Fédération parisienne de l'Internationale ; une commission, dont fut membre Lafargue, est chargée de rédiger un manifeste contre le plébiscite fixé au 8 mai, préconisant l'abstention. « La Marseillaise » d'Henri Rochefort l'a publié. Il signe la protestation du Conseil fédéral parisien contre un prétendu attentat contre l'Empereur.

Il collabore à « La Libre Pensée » d'Henri Verlet. En 1867, participe à la traduction d'une partie de la préface de Marx au livre I du *Capital*. Début 1869, à celle du *Manifeste du Parti Communiste*. Il collabore à une nouvelle traduction intégrale des statuts de l'Internationale.

Il s'installe à Bordeaux, à la suite de la mort, le 13 novembre 1870, de son père, propriétaire d'immeubles et ami du maire Fourcaud, républicain. Les Lafargue vivent chez la mère. Le 31 janvier 1871 naît leur deuxième fils Marc-Laurent, qui meurt le 26 juillet suivant.

Après la chute de l'Empire le 4 septembre 1870, un Comité de Défense nationale est constitué à Bordeaux, des clubs surgissent dans les quartiers, débattant des moyens de soutenir la République et exigeant la continuation de la guerre. En octobre 1870, une section de l'Internationale est reconstituée à la place de celle qui avait disparu.

Paul Lafargue prend position pour la Défense nationale, en dépit des positions contre la guerre de l'Internationale. Le 1<sup>er</sup> mars, en qualité de secrétaire de la section locale de l'Internationale, il adresse une protestation contre la paix de trahison à l'Assemblée siégeant à Bordeaux. Après la proclamation de La Commune, il monte à Paris où il séjourne du 7 au 18 avril 1871. Chargé de soutenir l'insurrection en province, il regagne Bordeaux. Il est alors étroitement surveillé par la police. On lit dans le rapport du premier président de la Cour de Bordeaux, le 20 août 1871 :

« Agent actif de recrutement et l'un des membres assidus de ses réunions nocturnes. On le voit aussi parler et agir publiquement dans les élections municipales au nom de ces co-affiliés dont il est un des candidats. Jusque dans sa famille enfin, il fait trembler sa vieille mère sous la menace de ses doctrines. »

Le 2 juin 1871, il quitte Bordeaux pour les Pyrénées avec sa femme, Schnaps, Marc et ses deux belles soeurs arrivées depuis le 1<sup>er</sup> mai. Un mandat d'arrêt est lancé contre lui de Paris. En vain, car le 4 août Lafargue et sa famille passent la frontière de l'Espagne. A la demande du gouvernement de Thiers, il est arrêté le 11 août à Huesca, puis relâché. Il s'installe à Madrid. Aidé de Pablo Iglesias, Mesa et Mora, il porte le combat contre Bakounine dans des tournées dans toute la péninsule.

D'autre part, il aide à la publication et à la traduction d'extraits de l'*Anti-Düring* d'Engels en français et du 1<sup>er</sup> volume du *Capital* en espagnol en collaboration avec Laura. Celle-ci donne aussi des leçons pour aider la famille à vivre.

Du 2 au 6 septembre 1872, au Congrès international de La Haye, auquel assistait Marx la première fois, il représente l'Espagne et le Portugal et préconise la création des fédérations internationales professionnelles. De retour à Londres, il participe à la rédaction de la brochure antibakouniniste « L'Alliance de la démocratie socialiste ». Quant au mouvement en France, après le Congrès ouvrier de 1879, il reste en contact par correspondance avec Benoît Malon. Quand Jules Guesde vient à Londres, il fait la connaissance et collabore à « L'Egalité ».

Amnistié par la loi du 11 juillet 1880, il ne retourne en France qu'en avril 1882.

Jusqu'à sa mort il se dévouera à la cause de la révolution socialiste par écrit et par la parole. Il collabore à « L'Egalité », quotidien et hebdomadaire, au « Citoyen », au « Socialiste », au « Cri du peuple ». Il a Jules Guesde pour ami et collaborateur. Leur militantisme à eux deux constitue l'histoire du mouvement ouvrier français, marxiste révolutionnaire. Ensemble ils dirigent le Parti ouvrier,

organisent des tournées, des réunions, des congrès, collectent sur leurs têtes, poursuites, inculpations, condamnations à des peines de prison et d'amende...

En mars 1883, pour leur campagne dans l'Allier, Paul Lafargue et Jules Guesde furent condamnés à Montluçon, par défaut, pour « provocation directe à meurtre, pillage et incendie », à 2 ans de prison et 3000 francs d'amende. Témoin à charge, un commissaire de police, reconnu fou, qui finira ses jours dans un asile... Opposition au jugement, comparution à la Cour d'assises de Moulin, le 25 avril 1883, réduction de la peine à six mois de prison et 100 francs d'amende. Enfermés à Sainte Pélagie - prison parisienne - Paul Lafargue et Jules Guesde rédigent en collaboration les célèbres commentaires du programme du Parti ouvrier français, qui seront traduits dans toutes les langues.

Le 21 mai 1885, de nouveau écroué à Sainte-Pélagie pour deux mois de contrainte par corps à cause de non versement de l'amende du jugement de Moulins. Une souscription apporte la somme, mais, préférant la verser au Parti, il reste en prison.

Une grande réunion publique est tenue au Théâtre du Château d'Eau, le 3 juin 1886, pour soutenir la grève des mineurs de Decazeville. Discours violent de Lafargue, dont Rothschild fait les frais. « Tant que M. de Rothschild ne sera pas à Mazan... la situation sera toujours la même ». L'assistance criant : « Au mur Rothschild », il y fait écho : « Non, si nous le prenons en vie, nous lui ferons rendre gorge ; s'il désire manger des côtelettes, il les paiera cent mille francs, quand sa fortune sera ainsi épuisée, on lui tordra le cou. » Il s'ensuivra un nouveau procès, Lafargue, Guesde, Louise Michel et Susini seront cités à comparaître devant le juge d'instruction. Lafargue répondit au juge :

« Si vous tenez à me faire un procès pour crime de lèse Rothschild, obéissez aux ordres que vous avez reçus. Les poursuites et les persécutions ne font pas peur aux socialistes, au contraire, ils les croient utiles, nécessaires même, à leur propagande. Nous mettons notre liberté au service de nos idées. »

Condamnés à six mois de prison et 100 francs d'amende, par défaut, ils font opposition. La Cour d'Assises les acquitte. Le 26 septembre, « Le Cri du Peuple » exulte et titre : « Condamnation de M. de Rothshild ». Il publie la défense de Paul Lafargue.

En 1889, au Congrès international de Paris, les guesdistes proposent une journée mondiale pour les huit heures qui est fixé au 1<sup>er</sup> mai de l'année suivante. Paul Lafargue, secrétaire pour rapports avec les partis étrangers, y joue un rôle important. La première commémoration est un succès.

Elle est préparée pour 1891 avec des tournées de propagande. Lafargue participe à celles en Champagne, et, dans le Nord, région de Fourmies, les 11, 12, 13 avril. Inquiétude chez les patrons, qui préparent leur défense et leur riposte : « Collectivement, solidairement et pécuniairement contre les théories révolutionnaires de quelques meneurs à qui seuls peuvent profiter le trouble et le désordre ». Le 1<sup>er</sup> mai, une manifestation ouvrière est organisée dans les rues de Fourmies. La troupe qui avait été appelée, tire. Bilan : neuf morts et de nombreux blessés. Paul Lafargue inculpé, et, après un procès scandaleux à Douai, condamné à un an de prison pour « provocation directe au meurtre » par les propos qu'on lui attribue lors de sa tournée. Il est défendu par Millerand. La presse française s'intéresse au procès et présenta Paul Lafargue comme une victime.

De son côté, sa femme Laura, le soutiendra de toutes ses forces. Dans une de ses lettres à Friedrich Engels elle écrira : « Ces procès sont une excellente occasion de rompre des lances contre tous les Rothschild, juif ou chrétiens, de la société. »

Mais les ouvriers de Lille ont trouvé réplique à la parodie de la justice bourgeoise. Le décès du député de la 1<sup>ère</sup> circonscription de Lille a fourni l'occasion d'une élection législative ; ils votèrent pour Paul Lafargue, ont assuré son élection dont résulta son élargissement.

Le sens politique de la rentrée au Parlement de Lafargue est défini, avec une grande désolation par Paul Leroy-Beaulieu, professeur au Collège de France, dans « l'Economiste Français » du 5 décembre 1891. « Tous les esprits superficiels qui encombrant la presse et le Parlement regardent... l'élection de

Lille comme un fait secondaire. Nous déclarons hautement... que nous considérons cette élection comme un fait capital, peut-être le fait politique le plus important qui se soit passé en France depuis 1871. »

« Avec M. Paul Lafargue, gendre de Karl Marx, ce qui entre dans le Parlement, c'est le collectivisme... »

Paul Lafargue au Parlement ?

Résolument révolutionnaire-antiparlementaire, les travaux parlementaires ne l'enthousiasmeront point ! Aussi, utilisa-t-il son mandat à faire « commis voyageur en socialisme », en prêchant partout la révolution. Il ne fut pas réélu. Dans son discours au Congrès de Toulouse en 1908, il s'exprimera : « Les socialistes ne sont pas des parlementaires ; ils sont au contraire des antiparlementaires qui veulent renverser le gouvernement, ce régime de mensonge et de l'incohérence. »

Intransigeant sur la doctrine marxiste révolutionnaire, il combat avec Jules Guesde les révisionnistes, les réformistes, les opportunistes, les collabos en la personne de Millerand, de Viviani, de Briand et consorts. A la tête du Parti ouvrier français, il assure le secrétariat aux relations étrangères, tandis que Jules Guesde assure le secrétariat à l'intérieur. Après la conclusion de l'unité avec l'aile de Jaurès, dans le Parti socialiste unifié, il fut l'un des chefs de la tendance dite « guesdiste ». Il est membre de la commission administrative permanente et du Conseil d'administration de « L'Humanité » de Jaurès où il écrit régulièrement des articles.

Il publie plusieurs ouvrages scientifiques et de nombreuses brochures de vulgarisation dont « Le Droit à la Paresse ».

Dans la dernière partie de sa vie, Lafargue a encore connu la gêne, l'héritage laissé par le père n'ayant pas duré longtemps. C'est encore Engels qui, de Londres, leur envoyait des subsides, et qui, à sa mort, leur laissa un legs, suffisant pour leur assurer une vie aisée.

Homme de caractère et de résolution, Paul Lafargue, s'étant promis de ne pas connaître le crépuscule de l'âge, avec son cortège de décrépitude, de souffrances, d'affronts, avait décidé de mettre fin à ses jours, vers ses soixante-dix ans, en y entraînant sa femme Laura. Ce qu'il fit dans la nuit du 26 novembre 1911. Voici la lettre qu'il a laissée avant leur suicide :

« Sain de corps et d'esprit je me tue avant que l'impitoyable vieillesse qui m'enlève un à un les plaisirs et les joies de l'existence et qui me dépouille de mes forces physiques et intellectuelles, ne paralyse mon énergie, ne brise ma volonté et ne fasse de moi une charge à moi et aux autres.

« Depuis des années je me suis promis de ne pas dépasser les soixante-dix années, j'ai fixé l'époque de l'année pour mon départ de la vie et j'ai préparé le mode d'exécution pour ma résolution, une injection hypodermique d'acide cyanhydrique.

« Je meurs avec la joie suprême d'avoir la certitude que, dans un avenir prochain, la cause pour laquelle je me suis dévoué depuis quarante-cinq ans triomphera. Vive le communisme, vive le socialisme international.

Paul Lafargue. »

## Conclusion<sup>19</sup>

Rappelons-nous que « Le Droit à la Paresse » a paru pour la première fois, en 1880, sous forme d'articles, dans « l'Egalité », hebdomadaire publié par Jules Guesde.

Dans ces années là, en France, comme en Angleterre, l'industrie n'utilisait comme force d'énergie, outre l'eau et le vent, que la vapeur actionnant la locomotive. A peine venait-on de découvrir le moteur à explosion de gaz de pétrole<sup>20</sup>. Aussi la productivité se trouvait-elle encore à une intensité bien peu élevée.

C'est dans de telles conditions économiques que Paul Lafargue posait la question de la durée quotidienne du travail et préconisait la journée de trois heures de travail seulement<sup>21</sup>. Il estimait que la production nationale suffirait à satisfaire les besoins du peuple travailleur, tant en biens de consommation qu'en ce qui concerne la culture, y compris les loisirs.

Etait-ce de l'utopie ? Nullement ! En effet, des événements ultérieurs survenus dans les pays pas plus développés économiquement ont démontré que l'idée de Paul Lafargue était parfaitement réaliste. La condition ? Elle exigeait simplement l'abolition du régime capitaliste et l'instauration du régime socialisme. Ce que l'on ne pourrait obtenir que par la voie antiparlementaire et révolutionnaire, voie dans laquelle il a combattu avec toute son énergie en compagnie de Jules Guesde.

Quel enseignement aujourd'hui pour nous ? La clé du raisonnement se trouvant dans la productivité, celle-ci, grâce au progrès vertigineux des sciences et techniques, présente un degré de puissance multiplié par X, X représentant cinq fois, dix fois, cinquante fois ? Que l'on me calcule la puissance de productivité d'un ordinateur dans lequel sont enfermés des robots-mathématiciens<sup>22</sup>, celle d'un atelier, voire d'une usine automatisée, celle d'un appareil lance-fusées... De quoi rendre fou la machine capitaliste, de quoi faire perdre la tête à ses tenants, - aujourd'hui aux Chaban-Delmas... Et s'ils n'avaient perdu la tête, pourquoi, dans notre secteur agricole, détruiraient-ils nos 100.000 (je dis : cent mille) tonnes de beurre et les vaches productrices avec ? Pourquoi détruiraient-ils nos beaux fruits - cerises, prunes, poires, pomme, raisins - et nos légumes frais et tendres - artichauts, choux-fleurs, pommes de terre ? Pourquoi, dans notre secteur industriel, détruiraient-ils, mettons, deux usines sur trois, par concentration, absorption, fusion ? Pourquoi impitoyablement jetteraient-ils sur le pavé des dizaines et des dizaines de milliers de nos magnifiques cadres : ingénieurs, architectes, techniciens, directeurs, hauts fonctionnaires ? Pourquoi, pendant que, d'une part, nous avons encore d'immenses besoins individuels et collectifs à satisfaire, et, de l'autre, nous devrions prendre des mesures pour réduire la journée de travail de 10 heures et plus à 3, 2 ou 1 heure ?

Comme l'on ne peut parler raison à la valetaille stipendiée, lâchement au service de la dizaine de Seigneurs monopoleurs qui pressurent notre peuple et montent un obstacle devant l'essor de la civilisation, il reste aux hommes de bonne volonté, aux disciples de nos grands Paul Lafargue et Jules Guesde, de la balayer du pouvoir de notre pays et d'instaurer le socialisme des travailleurs industriels afin de nous laisser vivre la vie paradisiaque imaginée dans

« LE DROIT A LA PARESSE »

---

<sup>19</sup> J'emprunte cette conclusion à Keuk Djian, datée du dimanche 16 janvier 1972, le temps a dû s'arrêter : il n'y a pas une virgule à changer, il ne s'est rien passé en France en 24 ans, si ce n'est que les Premiers Ministres bordelais ont changés : nous avons troqué un ancien résistant contre un énarque. Même là je n'ai pas l'impression que nous avons progressé. (NdWM)

<sup>20</sup> Gottlieb Daimler dépose le brevet du premier moteur automobile en France en 1887. (NdWM)

<sup>21</sup> Dans le haut Orénoque, les Yanomamis ne travaillent qu'un maximum de 3 heures par jour (rapporté par Jaques Lizot qui a vécu 20 ans avec eux) et, vivant dans une région des plus difficiles de la planète, ils ne bénéficient d'aucune machine et se contentent d'outils rudimentaires. (NdWM)

<sup>22</sup> Et en 1972, il n'avait encore rien vu le père Keuk Djian ! (NdWM)



# Avant-Propos

M. Thiers, dans le sein de la Commission sur l'instruction primaire de 1849, disait : « Je veux rendre toute-puissante l'influence du clergé, parce que je compte sur lui pour propager cette bonne philosophie qui apprend à l'homme qu'il est ici-bas pour souffrir et non cette autre philosophie qui dit au contraire à l'homme : « Jouis ». M. Thiers formulait la morale de la classe bourgeoise dont il incarna l'égoïsme féroce et l'intelligence étroite.

La bourgeoisie, alors qu'elle luttait contre la noblesse, soutenue par le clergé, arbora le libre examen et l'athéisme ; mais, triomphante, elle changea de ton et d'allure ; et, aujourd'hui, elle entend étayer de la religion sa suprématie économique et politique. Au XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, elle avait allègrement repris la tradition païenne et glorifiait la chair et ses passions, réprouvées par le christianisme ; de nos jours, gorgée de biens et de jouissances, elle renie les enseignements de ses penseurs, les Rabelais, les Diderot, et prêche l'abstinence aux salariés. La morale capitaliste, piteuse parodie de la morale chrétienne, frappe d'anathème la chair du travailleur ; elle prend pour idéal de réduire le producteur au plus petit minimum de besoins, de supprimer ses joies et ses passions et de le condamner au rôle de machine délivrant du travail sans trêve ni merci.

Les socialistes révolutionnaires ont à recommencer le combat qu'ont combattu les philosophes et les pamphlétaires de la bourgeoisie ; ils ont à monter à l'assaut de la morale et des théories sociales du capitalisme ; ils ont à démolir, dans les têtes de la classe appelée à l'action, les préjugés semés par la classe régnante ; ils ont à proclamer, à la face des cafards de toutes les morales, que la terre cessera d'être la vallée de larmes du travailleur ; que, dans la société communiste de l'avenir que nous fonderons « pacifiquement si possible, sinon violemment », les passions des hommes auront la bride sur le cou, car « toutes sont bonnes de leur nature, nous n'avons rien à éviter que leur mauvais usage et leur excès »<sup>23</sup>, et ils ne seront évités que par leur mutuel contre-balancement, que par le développement harmonique de l'organisme humain, car, dit le Dr Beddoe, « ce n'est que lorsqu'une race atteint son maximum de développement physique qu'elle atteint son plus haut point d'énergie et de vigueur morale ». Telle était aussi l'opinion du grand naturaliste, Charles Darwin.<sup>24</sup>

P.L.

Prison de Sainte-Pélagie<sup>25</sup>, 1883.

## 1. Un dogme désastreux

*Paressons en toute choses, hormis en aimant, hormis en paressant.*  
Lessing

---

<sup>23</sup> Descartes, Les Passions de l'âme. Art. 211.

<sup>24</sup> Docteur Beddoe, Memoirs of the Anthropological Society ; Ch. Darwin, Descent of man.

<sup>25</sup> Ancienne prison de Paris, D'abord fondation pour les « filles repenties » (1662), qui fut établie en 1665 rue du Puits-del'Ermite (5<sup>e</sup> arrondissement), Sainte Pélagie devint maison d'arrêt en 1790, puis prison départementale en 1811 ; elle fut démolie en 1895. (Petit Robert t2 1980, NdWM)

Une étrange folie possède les classes ouvrières des nations où règne la civilisation capitaliste. Cette folie traîne à sa suite des misères individuelles et sociales qui, depuis deux siècles, torturent la triste humanité. Cette folie est l'amour du travail, la passion moribonde du travail, poussée jusqu'à l'épuisement des forces vitales de l'individu et de sa progéniture. Au lieu de réagir contre cette aberration mentale, les prêtres, les économistes, les moralistes, ont sacro-sanctifié le travail. Hommes aveuglés et bornés, ils ont voulu être plus sages que leur Dieu ; hommes faibles et misérables, ils ont voulu réhabiliter ce que leur Dieu avait maudit. Moi, qui ne professe d'être chrétien, économe et moral, j'en appelle de leur jugement à celui de leur Dieu ; des prédications de leur morale religieuse, économique, libre-penseuse, aux épouvantables conséquences du travail dans la société capitaliste.

Dans la société capitaliste, le travail est la cause de toute dégénérescence intellectuelle, de toute déformation organique. Comparez le pur-sang des écuries de Rothschild, servi par une valetaille de bimanes, à la lourde brute des fermes normandes, qui laboure la terre chariote le fumier, engrange la moisson. Regardez le noble sauvage que les missionnaires du commerce et les commerçant de la religion n'ont pas encore corrompu avec le christianisme, la syphilis et le dogme du travail, et regardez ensuite nos misérables servants de machines.<sup>26</sup>

Quand, dans notre Europe civilisée, on veut retrouver une trace de beauté native de l'homme, il faut aller chercher chez les nations où les préjugés économiques n'ont pas encore déraciné la haine du travail. L'Espagne, qui, hélas !, dégénère, peut encore se vanter de posséder moins de fabrique que nous de prisons et de casernes ; mais l'artiste se réjouit en admirant le hardi Andalou, brun comme des castagnes, droit et flexible comme une tige d'acier ; et le coeur de l'homme tressaille en entendant le mendiant, superbement drapé dans sa *capa* trouée, traiter d'*amigo* des ducs d'Ossuna. Pour l'Espagnol, chez qui l'animal primitif n'est pas atrophié, le travail est le pire des esclavages<sup>27</sup>. Les Grecs de la grande époque n'avait que du mépris pour le travail : aux esclaves seuls il était permis de travailler : l'homme libre ne connaissait que les exercices corporels et les jeux de l'intelligence. C'était aussi le temps où l'on marchait et on respirait dans un peuple d'Aristote, de Phidias, d'Aristophane ; c'était le temps où une poignée de braves écrasait à Marathon les hordes de l'Asie qu'Alexandre allait bientôt conquérir. Les philosophes de l'antiquité enseignaient le mépris du travail, cette dégradation de l'homme libre ; les poètes chantaient la paresse, ce présent des Dieux :

---

<sup>26</sup> Les explorateurs européens s'arrêtent étonnés devant la beauté physique et la fière allure des hommes des peuplades primitives, non souillés par ce que Paepig appelait « le souffle empoisonné de la civilisation ». Parlant des aborigènes des îles océaniques, lord George Campbell écrit : « Il n'y a pas de peuple au monde qui frappe davantage au premier abord. Leur peau unie et d'une teinte légèrement cuivrée, leurs cheveux dorés et bouclés, leur belle et joyeuse figure, en un mot toute leur personne formaient un nouvel et splendide échantillon de *genus homo* ; leur apparence physique donnait l'impression d'une race supérieure à la notre ». Les civilisés de l'ancienne Rome, les César, les Tacite, contemplaient avec la même admiration les Germains des tribus communistes qui envahissaient l'Empire romain. - Ainsi que Tacite, Salvien, le prêtre du V<sup>e</sup> siècle, qu'on surnomma le *maître des évêques*, donnait les barbares en exemple aux civilisés et aux chrétiens : « Nous sommes impudiques au milieu des barbares, plus chastes que nous. Bien plus, les barbares sont blessés de notre impudicité, les Goth ne souffrent pas qu'il y ait parmi eux des débauchés de leur nation ; seuls au milieu d'eux, par le triste privilège de leur nationalité et de leur nom, les Romains ont le droit d'être impurs (la pédérastie était alors en grande mode parmi les païens et les chrétiens). Les opprimés s'en vont chez les barbares chercher de l'humanité et un abri. » (*De Gubernatione Dei*) - La vieille civilisation et le christianisme naissant corrompirent les barbares du vieux monde, comme le christianisme vieillit et la moderne civilisation capitaliste corrompent les sauvages du nouveau monde.

M. F. Le Play, dont on doit reconnaître le talent d'observation, alors même que l'on rejette ses conclusions sociologiques, entachées de proudhommisme philanthropique et chrétien, dit, dans son livre *Les Ouvriers européens* (1885) : « La propension des Bachkirs pour la paresse [les Bachkirs sont des pasteurs semi-nomades du versant asiatique de l'Oural] ; les loisirs de la vie nomade, les habitudes de méditation qu'elles font naître chez les individus les mieux doués communiquent souvent à ceux-ci une distinction de manières, une finesse d'intelligence et de jugement qui se remarquent rarement au même niveau social dans une civilisation plus développée... Ce qui leur répugne le plus ce sont les travaux agricoles ; ils font tout plutôt que d'accepter le métier d'agriculteur. » L'agriculture est, en effet, la première manifestation du travail servile dans l'humanité. Selon la tradition biblique, le premier criminel, Caïn, est un agriculteur.

<sup>27</sup> Le proverbe espagnol dit : *Descansar es salud* (se reposer est santé).



*O Melibae, Deus nobis hoec otia fecit*<sup>28</sup>

Christ, dans son discours sur la montagne, prêcha la paresse :

« Contemplez la croissance des lis des champs, ils ne travaillent ni ne filent, et cependant, je vous le dis, Salomon, dans toute sa gloire, n'a pas été plus brillamment vêtu. »<sup>29</sup>

Jéhovah, le dieu barbu et rébarbatif, donna à ses adorateurs le suprême exemple de la paresse initiale ; après six jours de travail, il se repose pour l'éternité.

Par contre, quelles sont les races pour qui le travail est une nécessité organique ? Les Auvergnats ; les Ecosais, ces Auvergnats des îles Britanniques ; les Gallegos, ces Auvergnats de l'Espagne ; les Poméranais, ces Auvergnats de l'Allemagne ; les Chinois, ces Auvergnats de l'Asie<sup>30</sup>. Dans notre société, quelles sont les classes qui aiment le travail pour le travail ? Les paysans propriétaires, les petits bourgeois, les uns courbés sur leurs terres, les autres acoquinés dans leurs boutiques, se remuent comme la taupe dans sa galerie souterraine, et jamais ne se redressent pour regarder à loisir la nature.

Et cependant, le prolétariat, la grande classe qui embrasse tous les producteurs des nations civilisées, la classe qui, en s'émancipant, émancipera l'humanité du travail servile et fera de l'animal humain un être libre, le prolétariat trahissant ses instincts, méconnaissant sa mission historique, s'est laissé pervertir par le dogme du travail. Rude et terrible a été son châtement. Toutes les misères individuelles et sociales sont nées de sa passion pour le travail<sup>31</sup>.

## 2. Bénédiction du travail

En 1770 parut, à Londres, un écrit anonyme intitulé : *An essay on trade and commerce*. Il fit à l'époque un certain bruit. Son auteur, grand philanthrope, s'indignait de ce que « la plèbe manufacturière d'Angleterre s'était mise dans la tête l'idée fixe qu'en qualité d'Anglais, tous les individus qui la composent ont, par droit de naissance, le privilège d'être plus libres et plus indépendants que les ouvriers de n'importe quel autre pays d'Europe. Cette idée peut avoir son utilité pour les soldats dont elle stimule la bravoure ; mais moins les ouvriers des manufactures en sont imbus, mieux cela vaut pour eux-mêmes et pour l'Etat. Des ouvriers ne devraient jamais se tenir pour indépendants de leurs supérieurs. Il est extrêmement dangereux d'encourager de pareils engouements dans un Etat commercial comme le nôtre, où, peut-être, les sept-huitièmes de la population n'ont que peu ou pas de propriété. La cure ne sera pas complète tant que nos pauvres de l'industrie ne se résigneront pas à travailler six jours pour la même somme qu'ils gagnent maintenant en quatre<sup>32</sup> ».

Ainsi, près d'un siècle avant Guizot, on prêchait ouvertement à Londres le travail comme un frein aux nobles passions de l'homme.

<sup>28</sup> O, Mélibé, un Dieu nous a donné cette oisiveté. Virgile, *Bucoliques*. (Voir appendice)

<sup>29</sup> Evangile selon Saint Matthieu, chap. VI.

<sup>30</sup> Un instituteur ariégeois (ces auvergnats des Pyrénées) avait comme curieuse coutume de faire agenouiller les élèves de sixième, peu assidus selon ses critères, dans un coin de la classe. « Mets-toi à genoux devant le travail ! » clamait-il. (NdWM, souvenirs d'enfance, Paris 1960).

<sup>31</sup> Qu'elle vision prophétique ! Près d'un siècle plus tard, et pour pasticher Churchill nous pouvons constater que le prolétariat qui préférerait l'asservissement à la disparition a eu, tout au moins dans nos vieilles « démocraties » occidentales l'asservissement ET la disparition, suivant ainsi une autre phrase prophétique de Marx : « Le prolétariat sera la classe de la conscience ou il ne sera rien. » (NdWM)

<sup>32</sup> Encore un prophète ! Mais cette fois c'est pour les Barre, Madelin et autres Juppé avec leurs, « stages » et autres sous-contrats de sous-salariés. (NdWM)

« Plus mes peuples travailleront, moins il y aura de vices, écrivait d'Osterode, le 5 mai 1807, Napoléon. Je suis l'autorité [...] et je serais disposé à ordonner que le dimanche, passé l'heure des offices, les boutiques fussent ouvertes et les ouvriers rendus à leur travail. »

Pour extirper la paresse et courber les sentiments de fierté et d'indépendance qu'elle engendre, l'auteur de *l'Essai on trade* proposait d'incarcérer les pauvres dans les maisons idéales du travail (*ideal workhouses*) qui deviendraient « des maisons de terreurs où l'on ferait travailler 14 heures par jour, de telle sorte que, le temps du repas soustrait, il resterait 12 heures de travail pleines et entières. »<sup>33</sup>

Douze heures de travail par jour, voilà l'idéal des philanthropes et des moralistes du XVIII<sup>e</sup> siècle. Que nous avons dépassé ce *nec plus ultra* ! Les ateliers modernes de production sont devenus des maisons idéales de correction où l'on incarcère les masses ouvrières, où l'on condamne aux travaux forcés pendant 12 et 14 heures, non seulement les hommes, mais les femmes et les enfants !<sup>34</sup> Et dire que les fils de la Terreur se sont laissés dégrader par la religion du travail au point d'accepter après 1848, comme une conquête révolutionnaire, la loi qui limitait à douze heures le travail dans les fabriques ; ils proclamaient, comme un principe révolutionnaire, le droit *au travail*. Honte au prolétariat français ! Des esclaves seuls eussent été capable d'une telle bassesse. Il faudrait vingt ans de civilisation capitaliste à un Grec des temps héroïques pour concevoir un tel avilissement.

Et si les douleurs du travail forcé, si les tortures de la faim se sont abattues sur le prolétariat, plus nombreuses que les sauterelles de la Bible, c'est lui qui les a appelées.

Ce travail, qu'en juin 1848 les ouvriers réclamaient les armes à la main, ils l'ont imposé à leurs familles ; ils ont livré, aux barons de l'industrie, leurs femmes et leurs enfants. De leurs propres mains, ils ont démoli leur foyer domestique ; de leur propre main ils ont tari le lait de leur femmes ; les malheureuses, enceintes et allaitant leurs bébés, ont dû aller dans les mines et les manufactures tendre l'échine et épuiser leurs nerfs ; de leurs propres mains, ils ont brisé la vie et la vigueur de leurs enfants. - Honte aux prolétaires ! Où sont ces commères dont parlent nos fabliaux et nos vieux contes, hardies au propos, franches de la gueule, amantes de la dive bouteille ? Où sont ces lurannes, toujours trottant, toujours cuisinant, toujours chantant, toujours semant la vie en engendrant la joie, enfantant sans douleurs des petits sains et vigoureux ?... Nous avons aujourd'hui les filles et les femmes de fabrique, chétives fleurs aux pâles couleurs, au sang sans rutilance, à l'estomac délabré, aux membres alanguis !... Elles n'ont jamais connu le plaisir robuste et ne sauraient raconter gaillardement comment l'on cassa leur coquille ! - Et les enfants ? Douze heures de travail aux enfants. O misère ! - Mais tous les Jules Simon de l'Académie des Sciences Morales et Politiques, tous les Germinys de la jésuiterie, n'auraient pu inventer un vice plus abrutissant pour l'intelligence des enfants, plus corrompueur de leurs instincts, plus destructeur de leur organisme que le travail dans l'atmosphère viciée de l'atelier capitaliste.

Notre époque est, dit-on, le siècle du travail ; il est en effet le siècle de la douleur, de la misère et de la corruption<sup>35</sup>.

<sup>33</sup> Dans le genre, on a fait mieux depuis : Auchwitz-Birkenau avec « *Arbeit macht frei* » (le travail rend libre) sur la porte d'entrée. (NdWM)

<sup>34</sup> Au premier congrès de bienfaisance tenue à Bruxelles, en 1857, un des plus riches manufacturiers de Marquette, près de Lille, M. Scrive, aux applaudissements des membres du congrès, racontait, avec la plus noble satisfaction du devoir accompli : « Nous avons introduit quelques moyens de distraction pour les enfants. Nous leur apprenons à chanter pendant le travail, à compter également en travaillant : cela les distrait et leur fait accepter avec courage *ces douze heures de travail qui sont nécessaires pour leur procurer des moyens d'existence.* » - Douze heures de travail, et quel travail ! imposées à des enfants qui n'ont pas douze ans ! - Les matérialistes regretteront toujours qu'il n'y ait pas un enfer pour y clouer ces chrétiens, ces philanthropes, bourreaux de l'enfance !

<sup>35</sup> On pourrait rajouter de la tuberculose, maladie de la misère ouvrière qui fit aussi des ravages dans la bourgeoisie qui ne maintenait pas autant qu'aujourd'hui une distance physique aussi grande d'avec le prolétariat. (NdWM)

Et cependant, les philosophes, les économistes bourgeois, depuis le péniblement confus Auguste Comte, jusqu'au ridiculement clair Leroy-Beaulieu ; les gens de lettres bourgeois depuis le charlatanesquement romantique Victor Hugo, jusqu'au naïvement grotesque Paul de Kock, tous ont entonné les chants nauséabonds en l'honneur du dieu Progrès, le fils aîné du Travail. A les entendre, le bonheur allait régner sur la terre : déjà on en sentait la venue. Ils allaient dans les siècles passés fouiller la poussière et la misère féodales pour rapporter de sombres repoussoirs aux délices des temps présents. - Nous ont-ils fatigués, ces repus, ces satisfaits, naguère encore membres de la domesticité des grands seigneurs, aujourd'hui valets de plume de la bourgeoisie, grassement rentés ; nous ont-ils fatigués avec le paysan du rhétoricien La Bruyère ? Eh bien ! voici le brillant tableau des réjouissances prolétariennes en l'an de progrès capitaliste 1840, peint par un des leurs, par le Dr Villermé, membre de l'Institut, le même qui en 1848, fit partie de cette société de savants (Thiers, Cousin, Passy, Blanqui l'académicien, en étaient) qui propagea dans les masses les sottises de l'économie et de la morale bourgeoises.

C'est de l'Alsace manufacturière que parle de Dr Villermé, de l'Alsace des Kestner, des Dollfus, ces fleurs de la philanthropie et du républicanisme industriel. Mais avant que le docteur ne dresse devant nous le tableau des misères prolétariennes, écoutons un manufacturier alsacien, M. Th. Mieg, de la maison Dollfus, Mieg et Cie, dépeignant la situation de l'artisan de l'ancienne industrie :

« A Mulhouse, il y a cinquante ans (en 1813, alors que la moderne industrie mécanique naissait), les ouvriers étaient tous enfants du sol, habitant la ville et les villages environnants et possédant presque tous une maison et souvent un petit champ. »<sup>36</sup>

C'était l'âge d'or du travailleur. Mais alors, l'industrie alsacienne n'inondait pas le monde de ses cotonnades et n'emillionnait pas les Dollfus et ses Koechlin. Mais vingt-cinq ans après, quand Villermé visita l'Alsace, le Minotaure moderne, l'atelier capitaliste, avait conquis le pays ; dans sa boulimie de travail humain, il avait arraché les ouvriers de leur foyers pour mieux les tordre et pour mieux exprimer le travail qu'ils contenaient. C'était par milliers que les ouvriers accouraient au sifflement de la machine.

« Un grand nombre, dit Villermé, cinq mille sur dix-sept mille, étaient contraints, par la cherté des loyers, à se loger dans les villages voisins. Quelques-uns habitaient à deux lieues et quart de la manufacture où ils travaillaient.

A Mulhouse, à Dornach, le travail commençait à cinq heures du matin et finissait à cinq heures du soir, été comme hiver [...] Il faut les voir arriver chaque matin en ville et partir chaque soir. Il y a parmi eux une multitude de femmes pâles, maigres, marchant pied nus au milieu de la boue et qui, à défaut de parapluie, portent, renversés sur la tête, lorsqu'il pleut ou qu'il neige, leurs tabliers ou jupons de dessus pour se préserver la figure et le cou, et un nombre plus considérable de jeunes enfants non moins sales, non moins hâves, couverts de haillons, tout gras de l'huile des métiers qui tombent sur eux pendant qu'ils travaillent. Ces derniers, mieux préservés de la pluie par l'imperméabilité de leurs vêtements, n'ont même pas au bras, comme les femmes dont on vient de parler, un panier où sont les provisions de la journée ; mais ils portent à la main, ou cachent sous leur veste comme ils peuvent, le morceau de pain qui doit les nourrir jusqu'à l'heure de leur rentrée à la maison.

Ainsi, à la fatigue d'une journée démesurément longue, puisqu'elle a au moins quinze heures, vient se joindre pour ces malheureux celles des allées et venues si fréquentes, si pénibles. Il résulte qu'ils arrivent chez eux accablés par le besoin de dormir, et que le lendemain ils sortent avant d'être complètement reposés pour se retrouver à l'atelier à l'heure de l'ouverture. »

Voici maintenant les bouges où s'entassaient ceux qui logeaient en ville :

---

<sup>36</sup> Discours prononcé à la Société internationale d'études pratiques d'économie sociale de Paris, en mai 1863, et publié dans *L'Economiste français* de la même époque.

« J'ai vu à Mulhouse, à Dornach et dans les maisons voisines, de ces misérables logements où deux familles couchaient chacune dans un coin, sur la paille jetée sur le carreau et retenue par deux planches... Cette misère, dans laquelle vivent les ouvriers de l'industrie du coton dans le département du Haut-Rhin, est si profonde qu'elle produit ce triste résultat que, tandis que dans les familles des fabricants négociants, drapiers, directeurs d'usines, la moitié des enfants atteint la vingt et unième année, cette même moitié cesse d'exister avant deux ans accomplis dans les familles des tisserands et ouvriers de filatures de coton. »

Parlant du travail de l'atelier, Villermé ajoute :

« Ce n'est pas là un travail, une tâche, c'est une torture, et l'on impose à des enfants de six à huit ans. [...] C'est ce long supplice de tous les jours qui mine principalement les ouvriers dans les filatures de coton. »

Et, à propos de la durée du travail, Villermé observait que les forçats des bagnes ne travaillaient que dix heures, les esclaves des Antilles neuf heures en moyenne, tandis qu'il existait dans la France qui avait fait la Révolution de 89, qui avait proclamés les pompeux *Droits de l'homme*, des manufactures où la journée était de seize heures, sur lesquelles on accordait aux ouvriers une heure et demie pour les repas.<sup>37</sup>

O misérable avortement des principes révolutionnaires de la bourgeoisie ! ô lugubre présent de son dieu Progrès ! Les philanthropes acclament bienfaiteurs de l'humanité ceux qui, pour s'enrichir en fainéantant, donnent du travail aux pauvres ; mieux vaudrait semer la peste, empoisonner les sources que d'ériger une fabrique au milieu d'une population rustique. Introduisez le travail de fabrique, et adieu joie, santé, liberté ; adieu tout ce qui fait la vie belle et digne d'être vécue.<sup>38</sup>

Et les économistes s'en vont répétant aux ouvriers : Travaillez pour augmenter la fortune sociale ! et cependant un économiste, Destut de Tracy, leur répond :

« Les nations pauvres, c'est là où le peuple est à son aise ; les nations riches, c'est là où il est ordinairement pauvre. »

Et son disciple Cherbuliez de continuer :

« Les travailleurs eux-mêmes, en coopérant à l'accumulation des capitaux productifs, contribuent à l'événement qui, tôt ou tard, doit les priver d'une partie de leur salaire. »<sup>39</sup>

Mais, assourdis et idiotisés par leurs propres hurlements, les économistes de répondre : Travaillez, travaillez toujours pour créer votre bien être ! Et, au nom de la mansuétude chrétienne, un prêtre de

---

<sup>37</sup> L.-R. Villermé, *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers dans les fabriques de coton, de laine et de soie*, 1840. Ce n'était pas parce que les Dollfus, les Koechlin et autres fabricants alsaciens étaient des républicains, des patriotes et des philanthropes protestants qu'ils traitaient de la sorte leurs ouvriers ; car Blanqui, l'académicien, Reybaud, le prototype de Jérôme Paturot et Jules Simon, le maître Jacques politique, ont constatés les mêmes aménités pour la classe ouvrière chez les fabriquant très catholiques et très monarchiques de Lille et de Lyon. Ce sont là des vertus capitalistes s'harmonisant à ravir avec toutes les convictions politiques et religieuses.

<sup>38</sup> Les Indiens des tribus belliqueuses du Brésil tuent leurs infirmes et leurs vieillards ; ils témoignent leur amitié en mettant fin à une vie qui n'est plus réjouie par des combats, des fêtes et des danses. Tous les peuples primitifs ont donné aux leurs ces preuves d'affection : les Massagètes de la mer Caspienne (Hérodote), aussi bien que les Wens de l'Allemagne et les Celtes de la Gaule. Dans les églises de Suède, dernièrement encore, on conservait des massues dites *massues familiales*, qui servaient à délivrer les parents des tristesses de la vieillesse. Combien dégénérés sont les prolétaires modernes pour accepter en patience les épouvantables misères du travail de fabrique !

<sup>39</sup> Pour illustrer d'actualité ce propos prophétique d'il y a un siècle, citons certaines entreprises qui, sous couvert de « restructurations » se débarrassent d'un personnel, pourtant précieux, de cadres. Ceux-ci peuvent néanmoins être réembauchés par la même boîte quand, au bout de six mois de chômage sans perspective d'aucune sorte, on leur propose de tenir le même poste pour un salaire de moitié inférieur à ce qu'ils avaient. (NdWM)

l'Eglise anglicane, le révérend Townshend, psalmodie : Travaillez, travaillez nuit et jour ; en travaillant, vous faites croître votre misère, et votre misère nous dispense de vous imposer le travail par la force de la loi. L'imposition légale du travail « donne trop de peine, exige trop de violence et fait trop de bruit ; la faim, au contraire, est non seulement une pression paisible, silencieuse, incessante, mais comme le mobile le plus naturel du travail et de l'industrie, elle provoque aussi les efforts les plus puissants »<sup>40</sup>.

Travaillez, travaillez, prolétaires, pour agrandir la fortune sociale et vos misères individuelles, travaillez, travaillez pour que, devenant plus pauvres, vous ayez plus de raisons de travailler et d'être misérables. Telle est la loi inexorable de la production capitaliste.

Parce que prêtant l'oreille aux fallacieuses paroles des économistes, les prolétaires se sont livrés corps et âme au vice du travail, ils précipitent la société tout entière dans ces crises industrielles de surproduction qui convulsent l'organisme social. Alors, parce qu'il y a pléthore de marchandises et pénurie d'acheteurs, les ateliers se ferment et la faim cingle les populations ouvrières de son fouet aux milles lanières. Les prolétaires, abrutis par le dogme du travail, ne comprenant pas que le surtravail qu'ils se sont infligés pendant le temps de prétendue prospérité est la cause de leur misère présente, au lieu de courir au grenier à blé et de crier : « Nous avons faim et nous voulons manger !... Vrai, nous n'avons pas un rouge liard, mais tout gueux que nous sommes, c'est nous cependant qui avons moissonné le blé et vendangé le raisin... » - Au lieu d'assiéger les magasins de M. Bonnet de Jujurieux, l'inventeur des couverts industriels, et de clamer : « M. Bonnet, voici vos ouvrières ovalistes<sup>41</sup>, moulineuses<sup>42</sup>, fileuses, tisseuses, elles grelottent sous leurs cotonnades rapetassées à chagriner l'oeil d'un Juif et, cependant, ce sont elles qui ont filé et tissé les robes de soie des cocottes de toute la chrétienté. Les pauvresses, travaillant treize heures par jour, n'avaient pas le temps de songer à la toilette, maintenant elles chôment et peuvent faire du frou-frou avec les soieries qu'elles ont ouvrées. Dès qu'elles ont perdu leurs dents de lait, elles se sont dévouées à votre fortune et ont vécu dans l'abstinence ; maintenant, elles ont des loisirs et veulent jouir un peu des fruits de leur travail. Allons, M. Bonnet, livrez vos soieries, M. Harmel fournira ses mousselines, M. Pouyer-Quertier ses calicots, M. Pinet ses bottines pour leurs chers petits pieds froids et humides... Vêtus de pied en cap et fringantes, elles vous feront plaisir à contempler. Allons, pas de tergiversations - vous êtes l'ami de l'humanité, n'est-ce pas, et chrétien par-dessus le marché ? - Mettez à la disposition de vos ouvrières la fortune qu'elles ont édiflée avec la chair de leur chair. - Vous êtes ami du commerce ? - Facilitez la circulation des marchandises ; voici des consommateurs tout trouvés ; ouvrez-leur des crédits illimités. Vous êtes bien obligé d'en faire à des négociants que vous ne connaissez ni d'Adam ni d'Eve, qui ne vous ont rien donné, même pas un verre d'eau. Vos ouvrières s'acquitteront comme elles pourront ; si, au jour de l'échéance, elles gambettisent et laissent protester leur signature, vous les mettez en faillite, et si elles n'ont rien à saisir, vous exigerez qu'elles vous paient en prières : elles vous enverront en paradis, mieux que vos sacs noirs, au nez gorgé de tabac. »

Au lieu de profiter des moments de crise pour une distribution générale des produits et un gaudissement universel, les ouvriers, crevant de faim, s'en vont battre de leur tête les portes de l'atelier. Avec des figures hâves, des corps amaigris, des discours piteux, ils assaillent les fabricants : « Bon M. Chagot, doux M. Schneider, donnez-nous du travail, ce n'est pas la faim, mais la passion du travail qui nous tourmente ! » Et ces misérables, qui ont à peine la force de se tenir debout, vendent douze ou quatorze de travail deux fois moins cher que quand ils avaient du pain sur la planche. Et les philanthropes de l'industrie de profiter des chômages pour fabriquer à meilleur marché.

Si les crises industrielles suivent les périodes de surtravail aussi fatalement que la nuit le jour, traînant après elles le chômage forcé et la misère sans issue, elles amènent aussi la banqueroute inexorable. Tant que le fabriquant a du crédit, il lâche la bride à la rage du travail, il emprunte et emprunte encore pour fournir la matière première aux ouvriers. Il fait produire sans réfléchir que le marché s'engorge et que, si ses marchandises n'arrivent pas à la vente, ses billets viendront à

---

<sup>40</sup> Dans le contexte actuel, c'est l'habitat plus que la nourriture qui prête à toutes les soumissions au travail. (NdWM)

<sup>41</sup> *Ovaliste* : ouvrier qui rend les soies ovales.

<sup>42</sup> *Moulineur* : ouvrier qui file et tord mécaniquement les fils de soie grège.

l'échéance. Acculé, il va implorer le Juif, il se jette à ses pieds, lui offre son sang, son honneur. « Un petit peu d'or ferait mieux son affaire, répond le Rothschild, vous avez 20 000 paires de bas en magasin, ils valent vingt sous, je les prends à quatre sous. » Les bas obtenus, le Juif les vend six et huit sous et empoche les frétilantes pièces de cent sous qui ne doivent rien à personne : mais le fabricant a reculé pour mieux sauter. Enfin la débâcle arrive et les magasins dégorge ; on jette alors tant de marchandises par la fenêtre, qu'on ne sait comment elles sont entrées par la porte. C'est par centaines de millions que se chiffre la valeur des marchandises détruites ; au siècle dernier, on les brûlait ou on les jetait à l'eau.<sup>43</sup>

Mais avant de parvenir à cette conclusion, les fabricants parcourent le monde en quête de débouchés pour les marchandises qui s'entassent ; ils forcent leur gouvernement à s'annexer des Congo, à s'emparer des Tonkin, à démolir à coup de canon les murailles de Chine, pour y écouler leurs cotonnades. Au siècle dernier c'était un duel à mort entre la France et l'Angleterre, à qui aurait le privilège exclusif de vendre en Amérique et aux Indes. Des milliers d'hommes jeunes et vigoureux ont rougi de leur sang les mers, pendant les guerres coloniales des XI<sup>e</sup>, XVI<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles.

Les capitaux abondent comme les marchandises. Les financiers ne savent plus où les placer ; ils vont alors chez les nations heureuses qui lézardent au soleil en fumant des cigarettes, poser des chemins de fer, ériger des fabriques et importer la malédiction du travail. Et cette exportation de capitaux français se termine un beau matin par des complications diplomatiques : En Egypte, la France, l'Angleterre et l'Allemagne étaient sur le point de se prendre aux cheveux pour savoir quels usuriers seraient payés les premiers ; par des guerres du Mexique où l'on envoie les soldats français faire le métier d'huissier pour recouvrer de mauvaises dettes.<sup>44</sup>

Ces misères individuelles et sociales, pour grandes et innombrables qu'elles soient, pour éternelles qu'elles paraissent, s'évanouiront comme les hyènes et les chacals à l'approche du lion, quand le prolétariat dira : « Je le veux ». Mais pour qu'il parvienne à la conscience de sa force, il faut que le prolétariat foule aux pieds les préjugés de la morale chrétienne, économique, libre penseuse ; il faut qu'il retourne à ses instincts naturels, qu'il proclame le *Droit de la paresse*, mille et mille fois plus nobles et plus sacrés que les phtisiques *Droits de l'homme*, concoctés par les avocats métaphysiciens de la révolution bourgeoise ; qu'il se contraigne à ne travailler que trois heures par jour, à fainéanter et à bombancer le reste de la journée et de la nuit.

Jusqu'ici, ma tâche a été facile, je n'avais qu'à décrire des maux réels bien connus de nous tous, hélas ! Mais convaincre le prolétariat que la parole qu'on lui a inoculée est perverse, que le travail effréné auquel il s'est livré dès le commencement du siècle est le plus effroyable fléau qui ait jamais frappé l'humanité, que le travail ne deviendra un condiment de plaisir de la paresse, un exercice bienfaisant à l'organisme humain, une passion utile à l'organisme social que lorsqu'il sera sagement réglementé et limité à un maximum de trois heures par jour, est une tâche ardue et au-dessus de mes forces ; seuls des physiologistes, des hygiénistes, des économistes communistes pourraient l'entreprendre. Dans les pages qui vont suivre, je me bornerai à démontrer qu'étant donné les moyens de production modernes et leur puissance reproductive illimitée, il faut mater la passion extravagante des ouvriers pour le travail et les obliger à consommer les marchandises qu'ils produisent.

---

<sup>43</sup> Au Congrès industriel tenu à Berlin, le 21 janvier 1879, on estimait à 568 millions de francs la perte qu'avait éprouvée l'industrie du fer en Allemagne pendant la dernière crise.

<sup>44</sup> *La Justice*, de M. Clemenceau, dans sa partie financière, disait le 6 avril 1880 : « Nous avons entendu soutenir cette opinion que, à défaut de la Prusse, les milliards de la guerre de 1870 eussent été également perdus pour la France, et ce, sous forme d'emprunts périodiquement émis pour l'équilibre des budgets étrangers ; telle est également notre opinion. » On estime à cinq milliards la perte des capitaux anglais dans les emprunts des républiques de l'Amérique du sud. Les travailleurs français ont non seulement produit les cinq milliards payés à M. Bismark ; mais ils continuent à servir les intérêts de l'indemnité de guerre aux Olivier, aux Girardin, aux Bazaine et autres porteurs de titre de rente qui ont amené la guerre et la déroute. Cependant, il leur reste une fiche de consolation : ces milliards n'occasionnent pas de guerre de recouvrement.

### 3. Ce qui suit la surproduction

Un poète grec du temps de Cicérone, Antipapes, chantait ainsi l'invention du moulin à eau (pour la mouture du grain) : il allait émanciper les femmes esclaves et ramener l'âge d'or :

« Épargnez le bras qui fait tourner la meule, ô meunières, et dormez paisiblement ! Que le coq vous avertisse en vain qu'il fait jour ! Dao a imposé aux nymphes le travail des esclaves et les voilà qui sautillent allègrement sur la roue et voilà que l'essieu ébranlé roule avec ses rais, faisant tourner la pesante pierre roulante. Vivons de la vie de nos pères et oisifs réjouissons-nous des dons que la déesse accorde. »

Hélas ! les loisirs que le poète païen annonçait ne sont pas venus, la passion aveugle, perverse et homicide du travail transforme la machine libératrice en instrument d'asservissement des hommes libres : sa productivité les appauvrit.<sup>45</sup>

Une bonne ouvrière ne fait avec le fuseau que cinq mailles à la minute, certains métiers circulaires à tricoter en font trente mille dans le même temps. Chaque minute à la machine équivaut donc à cent heures de travail de l'ouvrière ; ou bien chaque minute de travail de la machine délivre à l'ouvrière dix jours de repos. Ce qui est vrai pour l'industrie du tricotage est plus ou moins vrai pour l'industrie du tricotage est plus ou moins vrai pour toutes les industries renouvelée par la mécanique moderne. Mais que voyons-nous ? A mesure que la machine se perfectionne et abat le travail de l'homme avec une rapidité et une précision sans cesse croissante, l'ouvrier, au lieu de prolonger son repos d'autant, redouble d'ardeur comme s'il voulait rivaliser avec la machine. Oh ! concurrence absurde et meurtrière !

Pour que la concurrence de l'homme et de la machine prît libre carrière, les prolétaires ont aboli les sages lois qui limitaient le travail des artisans des antiques corporations : ils ont supprimés les jours fériés.<sup>46</sup> Parce que les producteurs d'alors ne travaillaient que cinq jours sur sept, croient-ils donc, ainsi que le racontent les économistes menteurs, qu'ils ne vivaient que d'air et d'eau fraîche ? Allons donc ! Ils avaient des loisirs pour goûter les joies de la terre, pour faire l'amour et rigoler ; pour banqueter joyeusement en l'honneur du réjouissant dieu de la Fainéantise. La morose Angleterre, encagottée dans le protestantisme, se nommait alors la « joyeuse Angleterre » (*Merry England*). Rabelais, Quevedo, Cervantès, les auteurs inconnus des romans picaresques, nous font venir l'eau à la bouche avec leurs peintures de ces monumentales ripailles<sup>47</sup> dont on se régalaient alors entre

<sup>45</sup> Le capitalisme ne « donne » pas du travail, il prend du repos, n'en déplaie aux momies du CNPF qui finissent par être les seuls à croire encore à leur idéologie. La transformation du sur-travail en non-travail a été analysé par Marx dans le mécanisme de la « baisse tendancielle du taux de profit » avec les hécatombes que cela provoque chez les producteurs qui en sont les premières victimes (restructurations) et aussi chez les capitalistes (concentrations, disparitions). (NdWM)

<sup>46</sup> Sous l'Ancien Régime, les lois de l'Eglise garantissaient aux travailleurs 90 jours de repos (52 dimanches et 38 jours fériés) pendant lesquels il était strictement interdit de travailler. C'était le grand crime du catholicisme, la cause principale de l'irrégion de la bourgeoisie industrielle et commerçante. Sous la Révolution, dès qu'elle fut maîtresse, elle abolit les jours fériés et remplaça la semaine de sept jours par celle de dix. Elle affranchit les ouvriers du joug de l'Eglise pour mieux les soumettre au joug du travail.

La haine contre les jours fériés n'apparaît que lorsque la moderne bourgeoisie industrielle et commerçante prend corps, entre le XV<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècles. Henri IV demanda leur réduction au pape ; il refusa parce que « l'une des hérésies qui courent le jour'hui, est touchant les fêtes » (lettre du cardinal d'Ossat). Mais, en 1666, Péréfixe, archevêque de Paris, en supprima 17 dans son diocèse. Le protestantisme, qui était la religion chrétienne, accommodée aux nouveaux besoins industriels et commerciaux de la bourgeoisie, fut moins soucieux du repos populaire ; il détrôna au ciel les saints pour abolir sur terre leurs fêtes.

La réforme religieuse et la libre pensée philosophique n'étaient que des prétextes qui permirent à la bourgeoisie jésuite et rapace d'escamoter les jours de fêtes du populaire.

<sup>47</sup> Ces fêtes pantagruéliques duraient des semaines. Don Rodrigo de Lara gagne sa fiancée en expulsant les Maures de Calatrava la vieille, et le *Romancero* narre que :

<i>Las bodas fueron en Burgos,</i>	Les noces furent à Burgos
<i>Las tornabodas en Salas ;</i>	Les retours de noces à Salas ;

deux batailles et deux dévastations, et dans lesquelles tout « allait par escuelles ». Jordaens et l'école flamande les ont écrites sur leurs toiles réjouissantes. sublimes estomacs gargantuesque, qu'êtes-vous devenus ? sublimes cerveaux qui encercliez toute la pensée humaine, qu'êtes vous devenus ? Nous sommes bien amoindris et bien dégénérés. La vache enragée, la pomme de terre, le vin fuchsiné et le schnapps prussien savamment combinés avec le travail forcé ont débilité nos corps et rapetissé nos esprits. Et c'est alors que l'homme rétrécit son estomac et que la machine élargit sa productivité, c'est alors que les économistes nous prêchent la théorie malthusienne, la religion de l'abstinence et le dogme du travail ? Mais il faudrait leur arracher la langue et la jeter aux chiens.

Parce que la classe ouvrière, avec sa bonne foi simpliste, s'est laissé endoctriner, parce que, avec son impétuosité native, elle s'est précipité en aveugle dans le travail et l'abstinence, la classe capitaliste s'est trouvée condamnée à la paresse et à la jouissance forcée, à l'improductivité et à la surconsommation. Mais, si le surtravail de l'ouvrier meurtrit sa chair et tenaille ses nerfs, il est aussi fécond en douleurs pour le bourgeois.

L'abstinence à laquelle se condamne la classe productive oblige les bourgeois à se consacrer à la surconsommation des produits qu'elle manufacture désordonnément. Au début de la production capitaliste, il y a un ou deux siècles de cela, le bourgeois était un homme rangé, de mœurs raisonnables et paisibles<sup>48</sup> ; il se contentait de sa femme ou à peu près ; il ne buvait qu'à sa soif et ne mangeait qu'à sa faim. Il laissait aux courtisans et aux courtisanes les nobles vertus de la vie débauchée. Aujourd'hui, il n'est fils de parvenu qui ne se croie tenu de développer la prostitution et de mercerialiser son corps pour donner un but au labeur que s'imposent les ouvriers des mines de mercure<sup>49</sup> ; il n'est bourgeois qui ne s'empiffre de chapons truffés et de Lafitte navigué, pour encourager les éleveurs de La Flèche et les vigneron du Bordelais. A ce métier, l'organisme se délabre rapidement, les cheveux tombent, les dents se déchaussent, le tronc se déforme, le ventre s'entripaille, la respiration s'embarrasse, les mouvements s'alourdissent, les articulations s'ankyosent, les phalanges se nouent. D'autres, trop malingres pour supporter les fatigues de la débauche, mais dotés de la bosse du prudhomme, dessèchent leur cervelle comme les Garnier de l'économie politique, les Acollas de la philosophie juridique, à élucubrer de gros livres soporifiques pour occuper les loisirs des compositeurs et des imprimeurs.

Les femmes du monde vivent une vie de martyr. Pour essayer et faire valoir les toilettes féeriques que les couturières se tuent à bâtir, du soir au matin, elles font la navette d'une robe dans une autre ; pendant des heures, elles livrent leur tête creuse aux artistes capillaires qui, à tout prix, veulent assouvir leur passion pour l'échafaudage des faux chignons. Sanglées dans leurs corsets, à l'étroit dans leur bottines, décolletées à faire rougir un sapeur, elles tournoient des nuits entières dans leurs bals de charité afin de ramasser quelques sous pour le pauvre monde. Saintes âmes !

Pour remplir sa double fonction sociale de non-producteur et de surconsommateur, le bourgeois dut non seulement violenter ses goûts modestes, perdre ses habitudes laborieuses d'il y a deux siècles pour se livrer au luxe effréné, aux indigestions truffée et aux débauches syphilitiques, mais encore soustraire au travail productif une masse énorme d'hommes afin de se procurer des aides.

Voici quelques chiffres qui prouvent combien colossale est cette déperdition de forces productives. D'après le recensement de 1861, la population de l'Angleterre et du pays de Galles comprenait 20 066 244 personnes, dont 9 776 259 du sexe masculin et 10 289 965 du sexe féminin. Si l'on déduit ce qui est trop vieux ou trop jeune pour travailler, les femmes, les adolescents et les enfants improductifs, puis les professions *idéologiques* telles que gouvernants, police, clergé, magistrature, armée, prostitution, arts, science, etc., ensuite les gens exclusivement occupés à manger

---

<i>En bodas y tornabodas</i>	En noces et retour de noces
<i>Pasaron siete semanas.</i>	Sept semaines passèrent
<i>Tantas vienen de las gentes,</i>	Tant de gens accourent
<i>Que no caben por las plazas...</i>	Que les places ne peuvent les contenir...

Les hommes de ces noces de sept semaines étaient les héroïques soldats des guerres de l'indépendance.

<sup>48</sup> On trouvait encore l'obligation de « *vivre bourgeoisement* » dans les vieux baux locatifs (NdWM)

<sup>49</sup> Les sels de mercure étaient, à l'époque, le seul traitement contre la syphilis. Mais la toxicité du mercure est telle que le « remède » tuait souvent plus vite que la maladie. (NdWM)



le travail d'autrui, sous forme de rente foncière, d'intérêts, de dividendes, etc., il reste en gros huit millions d'individus des deux sexes et de tout âge, y compris les capitalistes fonctionnant dans la production, le commerce, la finance, etc. Sur ces huit millions, on compte :

Travailleurs agricoles (y compris les bergers, les valets et les filles de ferme habitant chez le fermier)	1 098 261
Ouvriers de fabriques de coton, de l'aine, de chanvre, de lin, de soie, de tricotage	642 607
Ouvriers des mines de charbon et de métal	565 835
Ouvriers métallurgistes (hauts fourneaux, laminoirs, etc.)	396 998
Classe domestique	1 208 648

« Si nous additionnons les travailleurs des fabriques textiles et ceux des mines de charbon et de métal, nous obtenons le chiffre de 1 208 442 ; si nous additionnons les premiers et ceux des usines métallurgiques, nous avons un total de 1 039 605 personnes ; c'est-à-dire chaque fois un nombre plus petit que celui des esclaves domestiques modernes. Voilà le magnifique résultat de l'exploitation capitaliste des machines. »<sup>50</sup>

A toute cette classe domestique, dont la grandeur indique le degré atteint par la civilisation capitaliste, il faut ajouter la classe nombreuse des malheureux voués exclusivement à la satisfaction des goûts dispendieux et futiles des classes riches, tailleurs de diamants, dentellières, brodeuses, relieurs de luxe, couturières de luxe, décorateurs des maisons de plaisance, etc.<sup>51 52</sup>

Une fois accroupie dans la paresse absolue et démoralisée par la jouissance forcée, la bourgeoisie, malgré le mal qu'elle en eut, s'accommoda de son nouveau genre de vie. Avec horreur elle envisagea tout changement. La vue des misérables conditions d'existence acceptée avec résignation par la classe ouvrière et celle de la dégradation organique engendrée par la passion dépravée du travail augmentaient encore la répulsion pour toute imposition de travail et pour toute restriction de jouissance.

C'est précisément alors que, sans tenir compte de la démoralisation que la bourgeoisie s'était imposé comme un devoir social, les prolétaires se mirent en tête d'infliger le travail aux capitalistes. Le prolétariat arbora la devise : *Qui ne travaille pas, ne mange pas* ; Lyon, en 1831, se leva pour *du plomb ou du travail* ; les fédérés de mars 1871 déclarèrent leur soulèvement la *Révolution du travail*.<sup>53</sup>

A ces déchaînement de fureur barbare, destructive de toute jouissance et de toute paresse bourgeoises, les capitalistes ne pouvaient répondre que par la répression féroce, mais ils savaient que, s'ils ont pu comprimer ces explosions révolutionnaires, ils n'ont pas noyé dans le sang de leurs massacres gigantesques l'absurde idée du prolétariat de vouloir infliger le travail aux classes oisives et repues, et c'est pour détourner ce malheur qu'ils s'entourent de prétoriens, de policiers, de magistrats, de geôliers entretenus dans une improductivité laborieuse. On ne peut plus conserver l'illusion sur le caractère des armées modernes, elles ne sont maintenues en permanence que pour comprimer

---

<sup>50</sup> K. Marx, *le Capital*

<sup>51</sup> « La proportion suivant laquelle la population d'un pays est employé comme domestique, au service des classes aisées, indique son progrès en richesse nationale et en civilisation. » (R. M. Martin, *Ireland before and after the Union*, 1818). Gambetta qui niait la question sociale, depuis qu'il n'était plus l'avocat nécessaire du Café Procope, voulait sans doute parler de cette classe domestique sans cesse grandissante quand il réclamait l'avènement de nouvelles couches sociales.

<sup>52</sup> Aux oubliettes cette époque ? Pas sûr ! si l'on considère que la condition domestique fait horreur aux arrières petits fils des bonniches, le souvenir social ne laisse pas la même impression à certains bourgeois, y compris « socialistes » comme Martine Aubry. Avec ses « gisements d'emplois dans les services, l'aide aux personnes âgées, etc. » ainsi que les mesures fiscales alléchantes pour embaucher de nouveaux « gens de maison » nos actuels dirigeants n'ont rien trouvé de mieux pour masquer le délabrement du secteur productif. Pas très *new wave* l'E.N.A... (NdWM)

<sup>53</sup> Citons aussi « *Vivre en travaillant ou mourir en combattant* » Paris, 1848 et les vers de la fin de *La semaine sanglante* (1871) : « Ah quant enfin la République, de la Justice et du Travail ». (NdWM)

« l'ennemi intérieur »<sup>54</sup> ; c'est ainsi que les forts de Paris et de Lyon n'ont pas été construits pour défendre la ville, mais pour l'écraser en cas de révolte. Et s'il fallait un exemple sans réplique, citons l'armée de la Belgique, de ce pays de Cocagne du capitalisme ; sa neutralité est garantie par les puissances européennes, et cependant son armée est une des plus forte proportionnellement à la population. Les glorieux champs de bataille et de Charleroi ; c'est dans le sang des mineurs et des ouvriers désarmés que les officiers belges trempent leurs épées et ramassent leurs épauettes. Les nations européennes n'ont pas des armées nationales, mais des armées mercenaires, elles protègent les capitalistes contre la fureur populaire qui voudrait les condamner à dix heures de mine ou de filature.

Donc, en se serrant le ventre, la classe ouvrière a développé outre mesure le ventre de la bourgeoisie condamnée à la surconsommation.

Pour être soulagée dans son pénible travail, la bourgeoisie a retiré de la classe ouvrière une masse d'hommes de beaucoup supérieure à celle qui restait consacrée à la production utile, et l'a condamnée à son tour à l'improductivité et à la surconsommation<sup>55</sup>. Mais ce troupeau de bouches inutiles, malgré sa voracité insatiable, ne suffit pas à consommer toutes les marchandises que les ouvriers, abrutis par le dogme du travail, produisent comme des maniaques, sans vouloir les consommer, et sans même songer si l'on trouvera des gens pour les consommer.

En présence de cette double folie des travailleurs, de se tuer de surtravail<sup>56</sup> et de végéter dans l'abstinence, le grand problème de la production capitaliste n'est plus de trouver des producteurs et de décupler leurs forces, mais de découvrir des consommateurs, d'exciter leurs appétits et de leur créer des besoins factices. Puisque les ouvriers européens, grelottant de froid et de faim, refusent de porter les étoffes qu'ils tissent, de boire les vins qu'ils récoltent, les pauvres fabricants, ainsi que des dératés, doivent courir aux antipodes chercher qui les portera et qui les boira : ce sont des centaines de millions et de milliards que l'Europe<sup>57</sup> exporte tous les ans, aux quatre coins du monde, à des peuplades qui n'en ont que faire<sup>58</sup>. Mais les continents explorés ne sont plus assez vastes, il faut des pays vierges. Les fabricants de l'Europe rêvent nuit et jour de l'Afrique, du lac saharien<sup>59</sup>, du chemin de fer du Soudan ; avec anxiété ils suivent les progrès des Livingstone, des Stanley, des du Chaillu, des de Brazza ; bouche béante, ils écoutent les histoires mirobolantes de ces courageux voyageurs. Que de merveilles inconnues renferment le « continent noir » ! Des champs sont plantés de dents d'éléphant, des fleuves d'huile de coco charrient des paillettes d'or, des millions de culs noirs, nus comme la face de Dufaure ou de Girardin, attendent les cotonnades pour apprendre la décence, des bouteilles de schnaps et des bibles pour connaître les vertus de la civilisation.

Mais tout est impuissant : bourgeois qui s'empiffrent, classe domestique qui dépasse la classe productive, nations étrangères et barbares que l'on engorge de marchandises européennes, rien, rien ne peut arriver à écouler les montagnes de produits qui s'entassent plus hautes et plus énormes que les pyramides d'Egypte : la productivité des ouvriers européens défie toute consommation, tout gaspillage. Les fabricants, affolés, ne savent plus où donner de la tête, ils ne peuvent plus trouver la

---

<sup>54</sup> Ce terme fut repris par le ministre de l'intérieur d'après mai 68 : Raymond Marcellin. Depuis la France peut s'enorgueillir d'avoir le plus grands nombre de flics au mètre carré parmi les pays « démocratiques » (« La différence entre une dictature et une démocratie c'est que, dans une démocratie, on vote avant de fermer sa gueule. » Charles Bukowski). (NdWM)

<sup>55</sup> Lafargue, ici, prophétise la société spectaculaire marchande (appelée improprement *société de consommation*) qui, loin de résoudre l'antagonisme de classe, précipite la déchéance de la classe ouvrière d'un pays et la surexploitation de celles d'autres. Les employés du tertiaire embauchés en nombre à la fin des années 60 alors que le tissu industriel productif se déchirait en est un bon exemple et la faillite, constatée aujourd'hui, est totale. (NdWM)

<sup>56</sup> Au Japon, malgré la législation du travail et les encouragements des patrons progressistes (il y en a), il est très mal vu de prendre des vacances. En France, seul les cadres yuppies ont cette mentalité. (NdWM)

<sup>57</sup> Remplacez Europe par Asie et le texte est toujours d'actualité. (NdWM)

<sup>58</sup> Deux exemples : le gouvernement anglais, pour complaire aux pays indiens qui, malgré les famines périodiques désolant le pays, s'entêtent à cultiver le pavot au lieu du riz ou du blé, a du entreprendre des guerres sanglantes, afin d'imposer au gouvernement chinois la libre introduction de l'opium indien. Les sauvages de la Polynésie, malgré la mortalité qui en fut la conséquence, durent se vêtir et se soûler à l'anglaise, pour consommer les produits des distilleries d'Ecosse et des ateliers de tissage de Manchester.

<sup>59</sup> Le Tchad. (NdWM)

matière première pour satisfaire la passion désordonnée, dépravée, de leurs ouvriers pour le travail. Dans nos départements lainiers, on effiloche les chiffons souillés et à demis pourris, on en fait des draps dits de *renaissance*, qui durent ce que durent les promesses électorales ; à Lyon, au lieu de laisser à la fibre soyeuse sa simplicité et sa souplesse naturelle, on la surcharge de sels minéraux qui, en lui ajoutant du poids, la rendent friable et de peu d'usage. Tous nos produits sont adultérés pour en faciliter l'écoulement et en abrégier l'existence. Notre époque sera appelée l'*âge de la falsification*, comme les premières époques de l'humanité ont reçu les noms d'*âge de pierre*, d'*âge de bronze*, du caractère de leur production. Des ignorants accusent de fraude nos pieux industriels, tandis qu'en réalité la pensée qui les anime est de fournir du travail aux ouvriers, qui ne peuvent se résigner à vivre les bras croisés. Ces falsifications, qui ont pour unique mobile un sentiment humanitaire, mais qui rapportent de superbes profits aux commerçants qui les pratiquent, si elles sont désastreuses pour la qualité des marchandises, si elles sont une source intarissable de gaspillage du travail humain, prouvent la philanthropique ingéniosité des bourgeois et l'horrible perversion des ouvriers qui, pour asservir leur vice de travail, obligent les industriels à étouffer les cris de leur conscience et à violer même les lois de l'honnêteté commerciale.

Et cependant, en dépit de la surproduction de marchandises, en dépit des falsifications industrielles, les ouvriers encombrant le marché innombrablement, implorant : du travail ! du travail ! Leur surabondance devrait les obliger à réfréner leur passion ; au contraire, elle la porte au paroxysme. Qu'une chance de travail se présente, ils se ruent dessus ; alors c'est douze, quatorze heures qu'ils réclament pour en avoir leur saoul<sup>60</sup>, et le lendemain les voilà de nouveau rejetés sur le pavé, sans plus rien pour alimenter leur vice. Tous les ans, dans toutes les industries, des chômages reviennent avec la régularité des saisons. Au surtravail meurtrier pour l'organisme succède le repos absolu, pendant des deux à quatre mois ; et plus de travail, plus de pitance. Puisque le vice du travail est diaboliquement chevillé dans le cœur des ouvriers ; puisque ses exigences étouffent tous les autres instincts de la nature ; puisque la quantité de travail requise par la société est forcément limitée par la consommation et par l'abondance de la matière première, pourquoi dévorer en six mois le travail de toute l'année ? Pourquoi ne pas le distribuer uniformément sur les douze mois et forcer tout ouvrier à se contenter de six ou de cinq heures par jour, pendant l'année, au lieu de prendre des indigestions de douze heures pendant six mois ? Assurés de leur part quotidienne de travail, les ouvriers ne se jaloueraient plus, ne se battraient plus pour s'arracher le travail des mains et le pain de la bouche ; alors, non épuisés de corps et d'esprit, ils commenceraient à pratiquer les vertus de la paresse.<sup>61</sup>

Abêtis par leur vice, les ouvriers n'ont pu s'élever à l'intelligence de ce fait que, pour avoir du travail pour tous, il fallait le rationner comme l'eau sur un navire en détresse. Cependant les industriels, au nom de l'exploitation capitaliste, ont depuis longtemps demandé une limitation légale de la journée de travail. Devant la Commission de 1860 sur l'enseignement professionnel, un des plus grands manufacturiers de l'Alsace, M. Bourcart, de Guebwiller, déclarait :

« Que la journée de douze heures était excessive et devait être ramenée à onze heures, que l'on devait suspendre le travail à deux heures le samedi. Je puis conseiller l'adoption de cette mesure quoiqu'elle paraisse onéreuse à première vue ; nous l'avons expérimenté dans nos établissements industriels depuis quatre ans et nous nous en trouvons bien, et la production moyenne, loin d'avoir diminué, a augmenté. »

Dans son étude sur les *machines* ; M. F. Passy cite la lettre suivante d'un grand industriel belge, M. M. Ottavaere :

« Nos machines, quoique les mêmes que celles des filatures anglaises, ne produisent pas ce qu'elles devraient produire et ce que produiraient ces mêmes machines en Angleterre, quoique les filatures travaillent deux heures de moins par jour [...]. Nous travaillons tous *deux grandes heures de*

<sup>60</sup> rien n'a changé depuis P. Lafargue, si ce n'est que c'est plutôt la diminution du salaire (stages, contrats de « réinsertion ») qui prévaut que l'allongement de la durée de travail. (NdWM)

<sup>61</sup> or nous venons de voir, à notre époque, que l'*annualisation du temps de travail* vient d'être signé par les deux grandes catégories d'esclavagistes des temps moderne : le patronat et les syndicats (FO et CFDT). (NdWM)

*trop* ; j'ai la conviction que si l'on ne travaillait que onze heures au lieu de treize, nous aurions la même production et produirions par conséquent plus économiquement. »<sup>62</sup>

D'un autre côté, M. Leroy-Beaulieu affirme que

« c'est une observation d'un grand manufacturier belge que les semaines où tombe un jour férié n'apportent pas une production inférieure à celle des semaines ordinaires ». <sup>63</sup>

Ce que le peuple, pipé en sa simplesse par les moralistes, n'a jamais osé, un gouvernement aristocratique l'a osé. Méprisant les hautes considérations morales et industrielles des économistes, qui, comme les oiseaux de mauvais augures, croassaient que diminuer d'une heure le travail de fabriques c'était décréter la ruine de l'industrie anglaise, le gouvernement d'Angleterre a défendu par une loi, strictement observée, de travailler plus de dix heures par jour ; et, après comme avant, l'Angleterre demeure la première nation industrielle du monde.

La grande expérience anglaise est là, l'expérience de quelques capitalistes intelligents est là, elle démontre irréfutablement que pour puissancer la productivité humaine, il faut réduire les heures de travail et multiplier les jours de paye et de fêtes, et le peuple français n'est pas convaincu<sup>64</sup>. Mais si une misérable réduction de deux heures a augmenté en dix ans de près d'un tiers la production anglaise<sup>65</sup> quelle marche vertigineuse imprimera à la production française une réduction légale de la journée de travail à trois heures ? Les ouvriers ne peuvent-ils donc comprendre qu'en se surmenant de travail, ils épuisent leurs forces et celles de leur progéniture ; que, usés, arrivent avant l'âge à être incapables de tout travail ; qu'absorbés, abrutis par un seul vice, ils ne sont plus des hommes, mais des tronçons d'hommes ; qu'ils tuent en eux toutes les belles facultés pour ne laisser debout, et luxuriante, que la folie furibonde du travail.

Ah ! comme des perroquets d'Arcadie ils répètent la leçon des économistes : « Travaillons, travaillons pour accroître la richesse nationale. » O idiots ! c'est parce que vous travaillez trop que l'outillage industriel se développe lentement<sup>66</sup>. Cessez de braire et écoutez un économiste ; il n'est pas un aigle, ce n'est que M. L. Reybaud, que nous avons eu le bonheur de perdre il y a quelques mois.

« C'est en général sur les conditions de la main-d'oeuvre que se règle la révolution dans les méthodes de travail. Tant que la main-d'oeuvre fournit ses services à bas prix, on la prodigue ; on cherche à l'épargner quand ses services deviennent plus coûteux. »<sup>67 68</sup>

Pour forcer les capitalistes à perfectionner leurs machines de bois et de fer, il faut hausser les salaires et diminuer les heures de travail des machines de chair et d'os. Les preuves à l'appui ? C'est par centaines qu'on peut les fournir. Dans la filature, le métier renvideur (*self acting mule*) fut inventé

<sup>62</sup> A notre époque, où le machinisme n'a plus rien de comparable, aucun industriel ne semble posséder le solide bon sens de M. Ottavaere et, loin de vouloir réduire le temps de travail, ils l'augmentent par les heures supplémentaires et font voter de nouvelles lois pour repousser l'âge de la retraite (quarante ans de cotisations). (NdWM)

<sup>63</sup> Paul Leroy-Beaulieu, *La question ouvrière au XIX<sup>e</sup> siècle*, 1872.

<sup>64</sup> Actuellement en France, tous les économistes le constatent : la chute de productivité, de compétitivité, de créativité industrielle n'a d'égale que l'accroissement du travail, en heures et en tâches, par ceux qui ne sont pas jetés au chômage. (NdWM)

<sup>65</sup> Voici, d'après le célèbre statisticien R. Giffren, du Bureau de Statistique de Londres, la production croissante de la richesse de l'Angleterre et de l'Irlande en :

1814 - elle était de 55 milliards de francs

1865 - elle était de 162,5 milliards de francs

1875 - elle était de 212,5 milliards de francs

<sup>66</sup> Actuellement la France, qui garde une durée de travail journalière moyenne plus élevée que celle des autres pays développés, a un taux d'informatisation, de robotisation et donc de productivité par ouvrier/employé plus bas. (NdWM)

<sup>67</sup> Louis Reybaud, *Le Coton, son régime, ses problèmes*, 1863.

<sup>68</sup> autre chose de coton : diagnostic poussé d'un défaut sur une carte mère de PC : deux heures à 200 F HT par heure. Prix de la carte mère (sans s'encombrer d'un diagnostic) : 450 F TTC. (NdWM)

et appliqué à Manchester, parce que les fileurs se refusaient à travailler aussi longtemps qu'auparavant.

En Amérique, la machine envahit toutes les branches de la production agricole, depuis la fabrication du beurre jusqu'au sarclage des blés : pourquoi ? Parce que l'Américain, libre et paresseux, aimerait mieux mille morts que la vie bovine du paysan français. Le labourage, si pénible en notre glorieuse France, si riche en courbatures, est, dans l'Ouest américain, un agréable passe-temps au grand air que l'on prend assis, en fumant nonchalamment la pipe.

## 4. A nouvel air, chanson nouvelle

Si, en diminuant les heures de travail, on conquiert à la production sociale de nouvelles forces mécaniques, en obligeant les ouvriers à consommer leurs produits, on conquerra une immense armée de force de travail. La bourgeoisie, déchargée alors de sa tâche de consommateur universel, s'empressa de licencier la cohue de soldats, de magistrats, de figaristes, de proxénètes, etc., qu'elle a retirée du travail utile pour l'aider à consommer et à gaspiller. C'est alors que le marché du travail sera débordant, c'est alors qu'il faudra une loi de fer pour mettre l'interdit sur le travail ; il sera impossible de trouver de la besogne pour cette nuée de ci-devant improductifs, plus nombreux que les poux des bois. Et après eux il faudra songer à tous ceux qui pourvoient à leurs besoins et goûts futiles et dispendieux. Quand il n'y aura plus de laquais et de généraux à galonner, plus de prostituées libres et mariées à couvrir de dentelles, plus de canons à forer, plus de palais à bâtir, il faudra, par des lois sévères, imposer aux ouvrières et ouvriers en passementeries, en dentelles, en fer, en bâtiments, du canotage hygiénique et des exercices chorégraphiques pour le rétablissement de leur santé et le perfectionnement de la race. Du moment que les produits européens consommés sur place ne seront plus transportés au diable, il faudra bien que les marins, les hommes d'équipe, les camionneurs s'assoient et apprennent à se tourner les pouces. Les bienheureux Polynésiens pourront alors se livrer à l'amour libre sans craindre les coups de pied de la Vénus civilisée et les sermons de la morale européenne.

Il y a plus. Afin de trouver du travail pour toutes les non valeurs de la société actuelle, afin de laisser l'outillage industriel se développer indéfiniment, la classe ouvrière devra, comme la bourgeoisie, violenter ses goûts abstinents, et développer indéfiniment ses capacités consommatrices. Au lieu de manger par jour une ou deux onces de viande coriace, quand elle en mange, elle mangera de joyeux biftecks d'une ou deux livres ; au lieu de boire modérément du mauvais vin, plus catholique que le pape, elle boira à grandes et profondes rasades du bordeaux, du bourgogne, sans baptême industriel, et laissera l'eau aux bêtes.

Les prolétaires ont arrêté en leur tête d'infliger aux capitalistes des dix heures de forge et de raffinerie ; là est la grande faute, la cause des antagonismes sociaux et des guerres civiles. Défendre et non imposer le travail, il le faudra. Les Rothschild, les Say seront admis à faire la preuve d'avoir été, leur vie durant, de parfaits vauriens ; et s'ils jurent vouloir continuer à vivre en parfaits vauriens, malgré l'entraînement général pour le travail, ils seront mis en carte et, à leurs mairies respectives, ils recevront tous les matins une pièce de vingt francs pour leurs menus plaisirs. Les discordes sociales s'évanouiront. Les rentiers, les capitalistes, tout les premiers, se rallieront au parti populaire, une fois convaincus que, loin de leur vouloir du mal, on veut au contraire les débarrasser du travail de surconsommation et de gaspillage dont ils ont été accablés dès leur naissance. Quant aux bourgeois incapables de prouver leurs titres de vauriens, on leur laissera suivre leurs instincts : il existe suffisamment de métiers dégouttants pour les caser - Dufaure nettoierait les latrines publiques ; Gallifert chourinerait les cochons galeux et les chevaux forcineux<sup>69</sup>, les membres de la commission

---

<sup>69</sup> *forcineux* : enflé.

des grâces, envoyés à Poissy<sup>70</sup>, marqueraient les boeufs et les moutons à abattre ; les sénateurs, attachés aux pompes funèbres, joueraient les croque-morts. Pour d'autres on trouverait des métiers à portée de leur intelligence. Lorgeril, Broglie, boucheraient les bouteilles de champagne, mais on les musellerait pour les empêcher de s'enivrer ; Ferry, Freycinet, Tirard détruiraient les punaises et les vermines des ministères et autres auberges publiques. Il faudra cependant mettre les deniers publics hors de la portée des bourgeois, de peur des habitudes acquises.

Mais dure et longue vengeance on tirera des moralistes qui ont perverti l'humaine nature, des cagots, des cafards, des hypocrites

« et autres telles sectes de gens qui se sont déguisés pour tromper le monde. Car donnant entendre au populaire commun qu'ils ne sont occupés sinon à contemplation et dévotion, en jeunes et macération de la sensualité, sinon vraiment pour sustenter et alimenter la petite fragilité de leur humanité : au contraire font chière. Dieu sait qu'elle ! *et Curios simulant sed Bacchanalia vivunt*<sup>71</sup>. Vous le pouvez lire en grosse lettre et enlumineure de leurs rouges muzeaulx et ventre à poulaine, sinon quand ils se parfument de souphre ».<sup>72</sup>

Aux jours de grandes réjouissances populaires, où, au lieu d'avaler de la poussière comme aux 15 Août et aux 14 Juillet du bourgeoisisme, les communistes et les collectivistes feront aller les flacons, trotter les jambons et voler les gobelets, les membres de l'Académie des sciences morales et politiques, les prêtres à longue et courte robe de l'église économique, catholique, protestante, juive, positiviste et libre penseuse, les propagateurs du malthusianisme et de la morale chrétienne, altruiste, indépendante ou soumise, vêtus de jaune, tiendront la chandelle à s'en brûler les doigts et vivront en famine auprès des femmes galloises et des tables chargées de viandes, de fruits et de fleurs, et mourront de soif auprès des tonneaux débondés. Quatre fois l'an, au changement des saisons, ainsi que les chiens des rémouleurs, on les enfermera dans les grandes roues et pendant dix heures on les condamnera à moudre du vent. Les avocats et les légistes subiront la même peine.

En régime de paresse, pour tuer le temps qui nous tue seconde par seconde, il y aura des spectacles et des représentations théâtrales toujours et toujours. C'est de l'ouvrage tout trouvé pour nos bourgeois législateurs. On les organisera par bandes courant les foires et les villages, donnant des représentations législatives. Les généraux, en bottes à l'écuyère, la poitrine chamarrée d'aiguillettes, de crachats, de croix de la Légion d'honneur, iront par les rues et les places, racolant les bonnes gens. Gambetta et Cassagnac, son compère, feront le boniment de la porte. Cassagnac en grand costume de matamore, roulant des yeux, tordant la moustache, crachant de l'étope enflammée, menacera tout le monde du pistolet de son père et s'abîmera dans un trou dès qu'on lui montrera le portrait de Lullier. Gambetta discourra sur la politique étrangère, sur la petite Grèce qui l'endocorise et mettra l'Europe en feu pour filouter la Turquie ; sur la grande Russie qui le stultifie avec la compote qu'elle promet de faire avec la Prusse et qui souhaite à l'ouest de l'Europe plaie et bosses pour faire sa pelote à l'Est et étrangler le nihilisme à l'intérieur : sur M. de Bismarck, qui a été assez bon pour lui permettre de se prononcer sur l'amnistie... puis, dénudant sa large bedaine peinte aux trois couleurs, il battra dessus le rappel et énumérera les délicieuses petites bêtes, les ortolans, les truffes, les verres de Margaux et d'Yquem qu'il a engloutonné pour encourager l'agriculture et tenir en liesse les électeurs de Belleville.

Dans la baraque, on débutera par la *Farce électorale*.

Devant les électeurs à tête de bois et oreilles d'âne, les candidats bourgeois, vêtus en paillasse, danseront la danse des libertés politiques, se torchant la face et la postface avec leurs programmes électoraux aux multiples promesses, et parlant, avec des larmes dans les yeux des misères du peuple et avec du cuivre dans la voix des gloires de la France ; et les têtes des électeurs de braire en chœur et solidement : hi han ! hi han !

<sup>70</sup> Poissy : prison centrale.

<sup>71</sup> Ils simulent des Curius et vivent comme aux Bacchanales. (Juvénal)

<sup>72</sup> *Pantagruel*, livre II, chap. LXXIV

Puis commencera la grande pièce : *Le Vol des biens de la nation*.

La France capitaliste, énorme femelle, velue de la face et chauve du crâne, avachie, aux chairs flasques, bouffies, blafardes, aux yeux éteints, ensommeillée et baillant, s'allonge sur un canapé de velours ; à ses pieds, le Capitalisme industriel, gigantesque organisme de fer, à masque simiesque, dévore mécaniquement des hommes, des femmes, des enfants, dont les cris lugubres et déchirants emplissent l'air ; la Banque à museau de fouine, à corps de hyène et main de harpie, lui dérobe prestement les pièces de cent sous de la poche. Des hordes de misérables prolétaires décharnés, en haillons, escortés de gendarmes, le sabre au clair, chassés par des furies les cinglant avec les fouets de la faim, apportent aux pieds de la France capitaliste des monceaux de marchandises, des barriques de vin, des sacs d'or et de blé. Langlois, sa culotte d'une main, le testament de Proudhon de l'autre, le livre du budget entre les dents, se campe à la tête des défenseurs des biens de la nation et monte la garde. Les fardeaux déposés, à coup de crosse et de baïonnette, ils font chasser les ouvriers et ouvrent la porte aux industriels, aux commerçants et aux banquiers. Pêle mêle, ils se précipitent sur le tas, avalant des cotonnades, des sacs de blé, des lingots d'or, vidant des barriques ; n'en pouvant plus, sales, dégoûtants, ils s'affaissent dans leurs ordures et leurs vomissements... Alors le tonnerre éclate, la terre s'ébranle et s'entrouvre, la Fatalité historique surgit ; de son pied de fer elle écrase les têtes de ceux qui hoquent, titubent, tombent et ne peuvent plus fuir, et de sa large main elle renverse la France capitaliste, ahurie et suante de peur.

Si, déracinant de son cœur le vice qui la domine et avilit sa nature, la classe ouvrière se levait dans sa force terrible, non pour réclamer les *Droits de l'homme*, qui ne sont que les droits de l'exploitation capitaliste, non pour réclamer le *Droit au travail* qui n'est que le droit à la misère, mais pour forger une loi d'airain, défendant à tout homme de travailler plus de trois heures par jour, la Terre, la vieille Terre, frémissant d'allégresse, sentirait bondir en elle un nouvel univers... Mais comment demander à un prolétariat corrompu par la morale capitaliste une résolution virile ?

Comme le Christ, la dolente personnification de l'esclavage antique, les hommes, les femmes, les enfants du Prolétariat gravissent péniblement depuis un siècle le dur calvaire de la douleur : depuis un siècle, le travail forcé brise leurs os, meurtrit leurs chairs, tenaille leurs nerfs ; depuis un siècle, la faim tord leurs entrailles et hallucine leurs cerveaux !... O Paresse, prends pitié de notre longue misère ! O Paresse, mère des arts et des nobles vertus, soit le baume des angisses humaines.

## Appendice

Nos moralistes sont gens bien modestes ; s'ils ont inventé le dogme du travail, ils doutent de son efficacité pour tranquilliser l'âme, réjouir l'esprit et entretenir le bon fonctionnement des reins et autres organes. ils veulent en expérimenter l'usage sur le populaire, *in anima vili*, avant de le tourner contre les capitalistes, dont ils ont mission d'excuser et d'autoriser les vices.

Mais, philosophes à quatre sous la douzaine, pourquoi vous battre ainsi la cervelle à élucubrer une morale dont vous n'osez pas conseiller la pratique à vos maîtres ? Votre dogme du travail, dont vous faites tant les fiers, voulez-vous le voir bafoué, honni ? Ouvrons l'histoire des peuples antiques et les écrits de leurs philosophes et de leurs législateurs.

« Je ne saurais affirmer, dit le père de l'histoire, Hérodote, si les Grecs tiennent des Egyptiens le mépris qu'ils font du travail, parce que je trouve le même mépris établi parmi les Thraces, les Scythes, les Perses, les Lydiens ; en un mot parce que chez la plupart des barbares, ceux qui apprennent les arts

mécaniques et même leurs enfants sont regardés comme les derniers des citoyens... Tous les Grecs ont été élevés dans ces principes, particulièrement les Lacédémoniens. »<sup>73</sup>

« A Athènes, les citoyens étaient de véritables nobles qui ne devaient s'occuper que de la défense et de l'administration de la communauté, comme les guerriers sauvages dont ils tiraient leur origine. Devant donc être libres de tout leur temps pour veiller, par leur force intellectuelle et corporelle, aux intérêts de la République, ils chargeaient les esclaves de tout travail. De même à Lacédémone, les femmes mêmes ne devaient ni filer ni tisser pour ne pas déroger à leur noblesse. »<sup>74</sup>

Les Romains ne connaissaient que deux métiers nobles et libres, l'agriculture et les armes ; tous les citoyens vivaient de droit aux dépens du Trésor, sans pouvoir être contraints de pourvoir à leur subsistance par aucun des *sordidae artes* (ils désignaient ainsi les métiers) qui appartenaient de droit aux esclaves. Brutus, l'ancien, pour soulever le peuple, accusa surtout Tarquin, le tyran, d'avoir fait des artisans et des maçons avec des citoyens libres.<sup>75</sup>

Les philosophes anciens se disputaient sur l'origine des idées, mais ils tombaient d'accord s'il s'agissait d'abhorrer le travail.

« La nature, dit Platon, dans son utopie sociale, dans sa *République* modèle, la nature n'a fait ni cordonnier, ni forgeron ; de pareilles occupations dégradent les gens qui les exercent, vils mercenaires, misérables sans nom qui sont exclus par leur état même des droits politiques. Quant aux marchands accoutumés à mentir et à tromper, on ne les souffrira dans la cité que comme un mal nécessaire. Le citoyen qui se sera avili par le commerce de boutique sera poursuivi pour ce délit. S'il est convaincu, il sera condamné à un an de prison. La punition sera double à chaque récidive. »<sup>76</sup>

Dans son *Economique*, Xénophon écrit :

« Les gens qui se livrent aux travaux manuels ne sont jamais élevés aux charges, et on a bien raison. La plupart, condamnés à être assis tout le jour, quelques-uns même à éprouver un feu continu, ne peuvent manquer d'avoir le corps altéré et il est bien difficile que l'esprit ne s'en ressentent. »

« Que peut-il sortir d'honnête d'une boutique ? professe Cicéron, et qu'est-ce que le commerce peut produire d'honnête ? Tout ce qui s'appelle boutique est indigne d'un honnête homme [...] les marchands ne pouvant gagner sans mentir, et quoi de plus honteux que le mensonge ! Donc, on doit regarder comme quelque chose de bas et de vil le métier de tous ceux qui vendent leur peine et leur industrie ; car quiconque donne son travail pour de l'argent se vend lui-même et se met au rang des esclaves. »<sup>77</sup>

Prolétaires, abrutis par le dogme du travail, entendez-vous le langage de ces philosophes, que l'on vous cache avec un soin jaloux : - Un citoyen qui donne son travail pour de l'argent se dégrade au rang des esclaves, il commet un crime, qui mérite des années de prison.

La tartuferie chrétienne et l'utilitarisme capitaliste n'avaient pas perverti ces philosophes des Républiques antiques ; professant pour des hommes libres, ils parlaient naïvement leur pensée. Platon, Aristote, ces penseurs géants dont nos Cousin, nos Caro, nos Simon ne peuvent atteindre la cheville qu'en se haussant sur la pointe des pieds, voulaient que les citoyens de leurs Républiques idéales vécussent dans le plus grand loisir, car, ajoutait Xénophon, « le travail emporte tout le temps et avec lui on n'a nul loisir pour la République et les amis ». Selon Plutarque, le grand titre de Lycurgue, « le

<sup>73</sup> Hérodote, t. II, trad. Larcher, 1876.

<sup>74</sup> Biot, *De l'abolition de l'esclavage ancien en Occident*, 1840.

<sup>75</sup> Tite-Live, l. 1.

<sup>76</sup> Platon, *République*, i. V.

<sup>77</sup> Cicéron, *Des devoirs*, I, tit. II, chap. XLII.



plus sage des hommes » à l'admiration de la postérité, était d'avoir accordé des loisirs aux citoyens de la République en leur interdisant un métier quelconque.<sup>78</sup>

Mais, répondront les Bastiat, Dupanloup, Beaulieu et Compagnie de la morale chrétienne et capitaliste, ces penseurs, ces philosophes préconisaient l'esclavage. - Parfait, mais pouvait-il en être autrement, étant donné les conditions économiques et politiques de leur époque ? La guerre était un état normal des sociétés antique ; l'homme libre devait consacrer son temps à discuter les affaires de l'Etat et à veiller à sa défense ; les métiers étaient alors trop primitifs et trop grossiers pour que, les pratiquant, on pût exercer son métier de soldat et de citoyen ; afin de posséder des guerriers et des citoyens, les philosophes et les législateurs devaient tolérer les esclaves dans les Républiques héroïques. - Mais les moralistes et les économistes du capitalisme ne préconisent-ils pas le salariat, l'esclavage moderne ? Et à quels hommes l'esclavage moderne fait-il des loisirs ? - A des Rottschild, à des Schneider, à des Mme Boucicaut, inutiles et nuisibles, esclaves de leurs vices et de leurs domestiques. « Le préjugé de l'esclavage dominait l'esprit de Pythagore et d'Aristote », a-t-on écrit dédaigneusement ; et cependant Aristote prévoyait que « si chaque outil pouvait exécuter sans sommation, ou bien de lui-même, sa fonction propre, comme les chefs-d'oeuvre de Dédale se mouvaient d'eux-mêmes, ou comme les trépieds de Vulcain se mettaient spontanément à leur travail sacré ; si, par exemple, les navettes des tisserands tissaient d'elles-mêmes, le chef d'atelier n'aurait plus besoin d'aides, ni le maître d'esclave. ».

Le rêve d'Aristote est notre réalité. Nos machines au souffle de feu, aux membres d'acier, infatigables, à la fécondité merveilleuse, inépuisable, accomplissent docilement d'elles-mêmes leur travail sacré ; et cependant le génie des grands philosophes du capitalisme reste dominé par le préjugé du salariat, le pire des esclavages. Ils ne comprennent pas encore que la machine est le rédempteur de l'humanité, le Dieu qui rachètera l'homme des *sordidae artes* et du travail salarié, le Dieu qui lui donnera des loisirs et la liberté.

---

<sup>78</sup> Platon, *République*, V et les *Lois*, III ; Aristote, *Politique*, I et VII ; Xénophon, *Economique*, IV et VI ; Plutarque, *Vie de Lycurgue*.



# Bibliographie sommaire

## Oeuvres principales de Paul Lafargue

Il existe une bibliographie complète des livres et articles de Paul Lafargue: Claude Willard, *Le Mouvement socialiste en France, 1893-1905. Les guesdistes*, pp. 707-710 et 714.

*Le Droit à la Paresse, réfutation du « Droit du Travail » de 1848*, Paris, 1883.

*Le Matérialisme économique de Karl Marx, Cours d'économie sociale*, Paris, 1884.

*La Religion du Capital*, Paris, 1887.

*Pie IX au Paradis*, Lille, 1890.

*La Charité Chrétienne*, Paris, Bibliothèque du Parti Socialiste de France, 1905.

*Le Déterminisme économique de Karl Marx. Recherches sur l'origine et l'évolution des idées de justice, du bien, de l'âme et de Dieu*. Paris, V. Giard & E. Brière, 1904.

*L'Idéal Socialiste*. in *Le Mouvement Socialiste*, numéro 128 (15 septembre 1903), pp 81-95.

*Pamphlets socialistes. Le Droit à la Paresse - La Religion du Capital - L'Appétit vendu - Pie IX au Paradis*. Paris, V. Giard & E. Brière, 1900.

*La Propriété, origine et évolution. Thèse communiste par Paul Lafargue. Réfutation par Yves Guyot*. Paris, Librairie CH. Delagrave, 1895.

*Les trust américains, leur action économique, sociale, politique*. V. Giard & E. Brière, 1903.

En collaboration avec Jules Guesde :

*Le Programme du Parti Ouvrier, son histoire, ses considérants, ses articles*, Paris, 1883. réédition Lille, Imp. Ouvrière Paul Lagrange, 1902.

## Etudes sur Paul Lafargue et le socialisme français

Girault, J. : « Une opération de diversion : l'instruction du procès Lafargue-Culine en 1891 ». In *Le Mouvement Social*, octobre-novembre 1969, pp. 85-108.

Girault, J. : « La experiencia politica de Lafargue a su llegada a España ». In *Estudios de Historia Social*, n° 8-9, janvier-juin 1979, pp. 89-92.

- Guereña, J. L. : « Paul Lafargue en España: Una polémica de 1908 ». In *Hommage des hispanistes français à Noël Salomon*. Barcelone, Ed. Laia, 1979, pp. 365-375.
- Kolakowski, L. : *Las principales corrientes del marxismo*, tomo II, *La edad de Oro* (chap. 6). Madrid, Alianza Ed., 1982.
- Louis, P. : *Cent cinquante ans de pensée socialiste*. Paris, Librairie Marcel Rivière et Cie., 1947 (2<sup>e</sup> ed.).
- Morato, J. J. : « Pablo Lafargue ». In *Líderes del movimiento obrero español (1868-1921)* (Sélection et notes de V. M. Arbeloa). Madrid, Cuadernos para el Diálogo, 1972.
- Perrot, M. : « Controverse sur l'introduction du marxisme en France », in *Annales*, mai-juin 1967, pp. 701-710.
- Varlet, J. : *Paul Lafargue, théoricien du marxisme* (Textes choisis, anotés et présentés par Jean Varlet). Ed. Sociales Internationales, 1933.
- Vérecque, Ch. : *Dictionnaire du Socialisme*. Paris, V. Giard & E. Brière, 1911.
- Willard, Cl. : *Le mouvement socialiste en France, 1893-1905. Les guesdistes*. Paris, Ed. Sociales, 1965.
- Willard, Cl. : « Paul Lafargue, critique littéraire ». In *Le Mouvement Social*, avril-juin 1967, pp. 102-110.
- Willard, Cl. : « Paul Lafargue y la crítica de la sociedad burguesa ». In *VVAA : Historia del marxismo contemporáneo*, tome I : *La socialdemocracia y la II Internacional* (pp. 415-434). Barcelona, Ed. Avance, 1976.
- Zévaes, A. : *Histoire des Partis Socialistes en France*, tome III : *Les guesdistes*. Paris, Librairie Marcel Rivière et Cie, 1911.